

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 12 (1962)
Heft: 3

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BIBLIOGRAPHIE

FRIEDRICH HEILER: *Erscheinungsformen und Wesen der Religion*. HISTOIRE
Stuttgart, Kohlhammer, 1961, XVI + 605 p. (Premier volume de: DES
« Die Religionen der Menschheit », sous la direction de C. M. RELIGIONS
Schröder.)

Le titre de l'ouvrage indique bien le plan et le propos de l'auteur. Le plan : L'étude du fait religieux se fait de la périphérie au centre en parcourant d'un mouvement circulaire des zones concentriques. Un premier circuit nous présente l'ensemble des manifestations de la vie religieuse, telles qu'elles sont perceptibles du dehors. C'est, on s'en doute, un travail immense de tri et de regroupement, destiné à faire apparaître un certain ordre, à dégager certaines constantes de la masse à première vue incohérente des formes extérieures des religions. Cette partie forme à elle seule plus des trois quarts du livre. Un nouveau cercle, concentrique au premier et intérieur à lui, nous fait découvrir le monde des représentations religieuses, c'est-à-dire la religion telle que la connaissent ceux qui la pratiquent et non plus telle qu'elle apparaît à l'observateur du dehors. En une centaine de pages, l'auteur nous présente les thèmes de la pensée religieuse, regroupant autour d'eux les théologies les plus hétéroclites en apparence dans des raccourcis parfois saisissants. Un troisième cercle encore, plus près du centre que les deux premiers, est parcouru en une vingtaine de pages seulement. Il est consacré au monde de l'expérience religieuse, expérience dont l'unité profonde est affirmée, quelle que soit la diversité des formes dans lesquelles elle s'exprime. L'auteur distingue une expérience religieuse ordinaire d'une catégorie extraordinaire. — Au centre de ces trois cercles se situe le monde du mystère auquel la religion se réfère comme à son objet : Dieu révélé, cachant de sa révélation même son secret intime. Deux (*sic*) pages ! Enfin cinq pages sur la nature de la religion : adoration et don de soi au mystère, la fin suprême de la religion étant de se dépasser elle-même dans une communion avec Dieu, où tout se résorbera dans sa seule réalité. — Le propos de l'auteur est donc de montrer que toute religion tend, plus ou moins consciemment, plus ou moins clairement, plus ou moins efficacement vers le même but ; qu'en fait, une seule religion de l'humanité sous-tend toutes les expressions historiques de la vie religieuse. Ce livre est donc une démonstration à l'appui d'une thèse. Ce qui implique un certain nombre de choix. C'est ainsi que les formes « primitives » de la religion ne se voient accorder que peu de place en comparaison des « religions supérieures ». A ce propos, il est intéressant de remarquer combien souvent l'auteur laisse entendre qu'il y a un progrès religieux, des niveaux différents et d'inégale valeur. De plus, c'est devant des chrétiens que le professeur de Marbourg soutient sa thèse, et c'est pour cela que la place faite au christianisme est si grande que l'on a parfois l'impression de lire une analyse de la religion chrétienne, conduite à l'aide de comparaisons prises dans les autres religions. La brièveté des trois dernières sections s'explique — et se justifie, selon l'auteur — par le fait que tout le livre est composé en vue des conclusions qu'il atteint et qui servent d'hypothèse de travail à toute l'œuvre. Ce qui ne laisse pas de

poser une question de méthode. — Mais nous aimerions soulever encore une autre question : il est entendu que ce livre ne veut prêcher aucune foi. On peut même admettre, avec son auteur, que l'expérience religieuse et son expression, dans la mesure où elles sont un phénomène humain, sont susceptibles d'être comprises dans une unité de langage dont cet ouvrage nous fournirait une grammaire, une syntaxe et dont il nous ferait découvrir la logique. Mais peut-on se contenter, lorsqu'il s'agit de la nature de la religion, de la présenter comme l'adoration du mystère ? Il nous semble que la religion n'a d'existence possible, pour le chrétien tout au moins, que comme le vêtement dans lequel se montre et se cache à la fois un amour concret : non pas l'amour du mystère, mais l'amour de quelqu'un... et qu'un amour est toujours incomparable. Il peut être respectueux, voire curieux de l'amour qui vit chez les autres ; il nous paraît qu'il possède cependant un goût nécessairement unique, un goût que nous n'avons pas su retrouver dans une œuvre pourtant très riche, souvent même profondément émouvante.

PIERRE GANDER.

JAN GONDA : *Die Religionen Indiens. I. : Veda und älterer Hinduismus.* Stuttgart, Kohlhammer, 1960, 370 p. *Die Religionen des Menschheit Bd. II.*

Cet ouvrage fait partie d'une collection de 36 volumes assortis d'un livre d'illustrations, destinée à devenir un véritable Thesaurus de l'histoire générale des religions. Cette première publication augure bien pour le reste de la série, et l'on attend la suite des opérations avec impatience. L'auteur, professeur à Utrecht, est spécialiste du Vêda, et l'on comprend dès lors que les quatre grands chapitres sur la religion du Vêda soient les plus convaincants du livre. L'auteur signale le caractère « primitif » ou « magique » de cette religion, montre les dieux védiques dans leurs valeurs étrangement polyvalentes, analyse à fond les rites brahmaniques et ajoute des développements importants sur les idées « philosophiques » ou « théologiques » du Vêda. Pour le non-initié, la présentation n'est peut-être pas toujours assez précise ; on aimerait par exemple trouver une description plus détaillée du « védi », c'est-à-dire de l'emplacement du sacrifice avec ses multiples installations. — La seconde partie du livre traite de l'hindouisme ancien, c'est-à-dire de la religion post-védique jusqu'à la veille du magnifique essor de la bhakti dans la seconde moitié du premier millénaire de notre ère. L'auteur parle tout d'abord des dieux et de la notion de divinité, ensuite de la recherche du bonheur et du « salut ». On trouve ici une abondante information, mais on constate aussi quelques lacunes. Dans le chapitre sur le dieu Vichnou, il manque une analyse mythologique et historique de tous les avatars, à l'instar de celle de l'avatar Kirchna (les opinions de l'auteur sur Rama sont éparpillées dans différents chapitres). Le chapitre sur le dieu Shiva oublie de souligner les attaches de celui-ci avec les démons et les lieux d'incinération. On ne nous parle pas non plus du dieu Muruhan/Subrahmaniam, considéré comme un fils de Shiva (on l'identifie volontiers à Skanda). L'importance de ce dieu pour l'Inde du Sud ressort clairement de l'étonnant « Muruhatrupadei », poème qui date de l'époque de l'ancien hindouisme. Finalement, tout comme les notes sur Rama, celles sur la célèbre « puja » sont un peu dispersées dans l'ensemble de ce chapitre. Hormis ces quelques réserves, il convient de féliciter l'auteur et le Kohlhammer-Verlag d'avoir publié cette œuvre. Si tous les volumes ultérieurs de la collection sont du même niveau, on disposera d'un instrument de travail qui fera autorité.

CARL A. KELLER.

GIORGIO LEVI DELLA VIDA (éd.) : *Linguistica semitica : presente e futuro*. Roma, Centro di studi semitici, 1961, 183 p. Studi semitici 4. ANCIEN ET NOUVEAU TESTAMENTS

De nombreuses publications exégétiques et théologiques souffrent d'une déplorable carence de leurs auteurs en matière de grammaire sémitique. On interprète les textes hébreux comme si rien ne s'était passé dans ce domaine depuis les travaux des grammairiens médiévaux, alors que notre connaissance de la structure des langues sémitiques a évolué de manière prodigieuse. Le présent ouvrage renseigne sur l'état actuel des questions et sur les plans de travail pour l'avenir. En outre, l'invitation adressée par le Centre d'études sémitiques de Rome à des spécialistes des différentes langues sémitiques de présenter chacun sa discipline, a révélé un autre fait regrettable : c'est que les savants cantonnés dans leur spécialité ne tiennent pas compte de ce qui se fait chez le voisin. Ainsi, M. Anton Spitaler qui parle, de façon très suggestive, de l'arabe, considère toujours, à l'instar des sémitisants du dernier siècle, cette langue comme le spécimen le plus parfait et le modèle même d'une langue sémitique, alors que d'autres membres du colloque se rallient à l'opinion nouvelle qui donne la préférence à l'accadien. De même, M. Henri Cazelles qui représente l'hébreu, s'arrête longuement à des questions relativement secondaires telles que la prononciation des consonnes et des voyelles, alors que les problèmes vraiment intéressants — le système verbal, la valeur de la grammaire masorétique, la syntaxe — ne sont que très furtivement effleurés. — Malgré les réserves qu'on peut faire, il s'agit ici d'un volume vraiment passionnant.

CARL A. KELLER.

BIRGER GERHARDSSON : *Memory and Manuscript : Oral Tradition and Written Transmission in Rabbinic Judaism and Early Christianity*. Uppsala, Gleerup, 1961, 379 p. Acta Seminarii Neotestamentici Upsaliensis, XXII.

Le judaïsme distingue entre la Thora écrite et la Thora orale. Dans la première partie de son livre, le savant suédois présente les résultats de ses recherches sur la transmission d'une part de la Thora écrite, c'est-à-dire de l'Ancien Testament et notamment du Pentateuque, et d'autre part de la Thora orale, c'est-à-dire celle qui se cristallisera dans la Michna et dans la Gemara. Dans les deux cas, il établit d'abord le milieu dans lequel cette transmission s'est faite — le culte, l'enseignement élémentaire et les écoles rabbiniques qui comportent un degré inférieur et un degré supérieur — et il fait ensuite l'historique de la fixation du texte biblique et de la formation de la tradition talmudique. En cela, il se base sur les données du Talmud lui-même, texte rédigé certes à une date relativement tardive, mais dont des éléments remontent au moins jusqu'à l'époque d'Aqiba (env. 50 à 135 ap. J.-C.). L'auteur pense que les méthodes d'enseignement de la Thora suivies à l'époque de l'élaboration du Talmud étaient déjà celles employées aux derniers siècles avant J.-C. Il a le mérite d'avoir élucidé un problème — celui de la transmission orale ou écrite des traditions sacrées — sur lequel les hypothèses les plus fantaisistes ont été émises au cours des dernières années. Il a montré que les traditions doctrinales remontent toujours aux interprétations autorisées de la Loi écrite d'abord, des dictons des anciens ensuite, offertes par des maîtres reconnus. — Fort de ces résultats, l'auteur aborde dans la seconde partie de son livre le

Nouveau Testament. L'Eglise ancienne se présente comme une « secte » juive dont la tradition particulière a été inaugurée par ses grands maîtres tels que Jésus et Paul. Cette tradition a été transmise de la même manière que les traditions talmudiques. Pour Paul, la tradition de Jésus correspond — au point de vue phénoménologique — à l'interprétation de la Thora qu'on trouve dans la Michna, alors que son propre ministère correspond au travail fourni par les cercles responsables de la Gemara. — Ces quelques remarques ne rendent compte que de manière très insuffisante d'un livre extraordinairement bien documenté que les exégètes de l'Ancien et du Nouveau Testament consulteront avec profit.

CARL A. KELLER.

LOUIS LIGIER : *Péché d'Adam et péché du monde*. L'Ancien Testament. Paris, Aubier, 1960, 319 p. Etudes publiées sous la direction de la Faculté de théologie S. J. de Lyon-Fourvière, 43.

Ce livre, première partie d'une thèse présentée à l'Université grégorienne en 1952, analyse la notion du péché dans l'Ancien Testament. Après des études préliminaires sur le vocabulaire du péché, sur son universalité et sur sa nature — études qui n'apportent rien de nouveau — l'auteur consacre tout un chapitre au Ps. 51 (p. 99-151). Pour lui, ce psaume est « une prière individuelle, mais doublée d'une signification communautaire ; et la confession qu'il fait préparer la supplication pour les dons messianiques » (p. 137). Continuant son enquête, l'auteur ajoute une série d'études sur Gen. 2 et 3 (p. 161-319), essayant d'élucider les nombreux thèmes contenus dans ces chapitres considérés comme une « parabole royale » : Adam est le symbole du roi d'Israël qui, séduit par la femme qui représente le peuple, s'efforce d'usurper les prérogatives du seul Roi, Dieu. La méthode adoptée est très personnelle. Négligeant souvent les subtilités d'histoire littéraire, l'auteur procède par voie d'associations d'idées, d'interprétations typologiques, voire allégoriques, et de considérations de théologie biblique et traditionnelle. Nombreuses sont les observations suggestives et les formules frappantes qui font la valeur de ce livre. Mais dans l'ensemble, il ne rencontrera guère l'approbation de la majorité des exégètes de l'Ancien Testament.

CARL A. KELLER.

J. J. STAMM : *Le Décalogue à la lumière des recherches contemporaines*. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1959, 62 p. Cahiers théologiques, 43.

Le présent travail a tout d'abord paru en allemand, sous le titre *Der Dekalog im Lichte der neueren Forschung*. Il a pour point de départ deux conférences données en automne 1957, à l'occasion de cours de perfectionnement pour les pasteurs du canton de Berne. Le premier chapitre traite des questions d'Introduction : le texte du Décalogue (celui d'Ex. 20 est plus archaïque que celui de Deut. 5), sa forme originale (certainement plus courte que les deux formes actuelles), et surtout la question de l'âge et de l'origine du texte primitif, c'est-à-dire de son « Sitz im Leben ». A la suite des recherches notamment de S. Mowinkel, A. Alt et G. von Rad, le professeur Stamm pense que le décalogue était récité régulièrement au cours de la liturgie de la fête de l'alliance célébrée à Sichem. Il n'est pas exclu que Moïse en fût l'auteur. — Dans le deuxième chapitre, le professeur Stamm aborde l'exégèse détaillée des dix commandements, partie pour laquelle les pasteurs seront particulièrement reconnaissants. On

retiendra surtout l'inoubliable conclusion sur la nature théologique du Décalogue : « On ne lui donna pas le nom de Loi et on ne le considéra pas non plus comme telle. Le Décalogue, c'était la charte de liberté que Yahvé avait donnée à son peuple après l'avoir arraché à l'Égypte. » — Il faut savoir gré au pasteur Philippe Reymond d'avoir traduit ce précieux volume. Les idées qu'on trouve ici sont encore trop peu répandues dans les pays de langue française.

CARL A. KELLER.

ANDRÉ NEHER : *Jérémie*. Paris, Plon, 1960, 231 p.

Après les Jérémie catholiques (Gelin, Steinmann) et le Jérémie protestant (Aeschmann), voici le Jérémie juif. André Neher, dont on connaît les qualités d'apologète du judaïsme — il suffit de rappeler son « Moïse et la vocation juive », paru dans la collection « Maîtres spirituels » — s'acquitte de sa tâche, non pas en exégète, mais en écrivain désireux de présenter une image vécue et vivante de son héros. Le livre contient trois chapitres. Dans le premier, l'auteur évoque les origines de Jérémie, de même que ses années d'« apprentissage », c'est-à-dire tout son ministère reflété dans les chapitres 1 à 26 du livre de Jérémie. Dans le second, le lecteur fait connaissance avec la vie de Jérémie, avec les hauts faits de son ministère racontés dans Jér. 27 à 45. Le troisième, enfin, est consacré à la théologie de Jérémie ; il contient entre autres un résumé très poétique de Jér. 30 à 33. — L'auteur renonce à tout ce qui ressemble de près ou de loin à un dialogue avec la tradition exégétique chrétienne. Il ignore délibérément toutes les recherches récentes sur la composition du livre de Jérémie, sur les genres littéraires dont le prophète s'est servi, et sur l'insertion des péripécies dans le temps. En revanche, il utilise des raisonnements d'un genre que l'on retrouve dans la Kabbale. Ainsi, constatant que trois chapitres au milieu du livre de Jérémie commencent par le mot *beréchit*, « au début » (c'est-à-dire au début du règne de Joyakim ou de Sédécias), mot qui est le premier mot même de la Genèse, M. Neher conclut que « la notion de Genèse est centrale dans le Livre de Jérémie » (p. vi). — Témoignage émouvant de la lecture juive de l'Ancien Testament, mais qui n'ajoute rien à l'exégèse proprement dite.

CARL A. KELLER.

FRIEDRICH HORST : *Gottes Recht : Studien zum Recht im Alten Testament*. München, Kaiser, 1961, 344 p. Theologische Bücherei, 12.

La série des « Neudrucke und Berichte aus dem 20. Jahrhundert », pour laquelle on ne saurait assez louer le Christian-Kaiser-Verlag, s'est grossie d'un volume de grande valeur, remis à son auteur lors de ses 65 ans. Il réunit dix travaux d'un exégète qui possède non seulement la patience d'un vrai savant, mais aussi les ressources d'une méthode dépouillée et sûre. La moitié des travaux traitent de différents aspects fondamentaux du droit dans l'Ancien Testament : « Das Privilegrecht Jahres » (première édition, 1930) contient un commentaire et une analyse littéraire de Deut. 12-18, montrant que ces chapitres sont l'élaboration successive de dix brefs ordres relatifs aux « privilèges de Yahvé », à savoir les sacrifices, les fêtes, les dîmes et d'autres rites. Ce livre avait donné le départ à une riche éclosion de recherches sur les origines et les formes littéraires du droit d'Israël. — Dans « Die Doxologien im Amosbuch » (1929), l'auteur montre que « rendre gloire à Dieu », c'est plaider coupable. En prononçant les célèbres doxologies d'Amos 4 : 13 ; 5 : 8 ; 9 : 6, Israël admet

donc son péché. — « *Naturrecht und Altes Testament* » (1950) réfute l'idée que l'Ancien Testament connaîtrait la notion du droit naturel : cette notion ne peut se baser ni sur la « nature » de l'homme — l'homme étant créé à l'image de Dieu, le droit qui convient à sa nature correspond directement à la nature de Dieu — ni sur la « nature » du droit — le droit étant la manifestation de la Seigneurie de Dieu. — Un essai sur « *Der Mensch als Ebenbild Gottes* » (1949) complète les recherches sur le « droit naturel » : le texte de Gen. 1 : 26 veut dire que l'homme est une personne, créée pour être le partenaire d'un Dieu personnel. — Dans « *Recht und Religion im Bereich des Alten Testaments* » (1956), il analyse d'une part les incidences de la religion sur la conception israélite du droit, conception très originale partant de la « *Entmagsierung* » du droit, et d'autre part les multiples incidences du droit sur la foi d'Israël (notions de l'« alliance », du péché, etc.). — Plusieurs travaux ont trait à des questions de droit spécial, tels « *Der Diebstahl im Alten Testament* » (1935), « *Das Eigentum nach dem Alten Testament* » (1949), « *Der Eid im Alten Testament* » (1957). — Deux articles, enfin, sont consacrés à des questions d'analyse littéraire : « *Die Formen des althebräischen Liebesliedes* » (1935) et « *Segen und Segenshandlungen in der Bibel* » (1947). Ce dernier travail révèle, par surcroît, quelques éléments de la théologie propre de l'auteur. — Un livre qui, par des chemins très variés, conduit toujours au centre même de la pensée biblique.

CARL A. KELLER.

JEAN GALOT, S. J. : *Dans le Corps mystique*. Bruges-Paris, Desclée De Brouwer, 1961, 227 p.

Ce petit livre est, dans l'ensemble, une heureuse présentation des données ecclésiales du Nouveau Testament ordonnées autour de la notion paulinienne du Corps du Christ. Exempt de toute technicité théologique, bien étayé d'enseignement biblique, au point que les seules notes en bas de page sont les références des citations de l'Écriture, pénétré enfin d'une chaude spiritualité, cet ouvrage rendra service aux laïques cultivés. Les seules réserves qu'on peut faire concernent les quelques pages de la fin sur Marie et sur l'Église souffrante du Purgatoire, où l'on est soudain transporté sur un terrain bien étranger au paulinisme.

RICHARD PAQUIER.

HISTOIRE DE LA PENSÉE ET DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNES PIERRE NAUTIN : *Lettres et écrivains chrétiens des II^e et III^e siècles*. Paris, Editions du Cerf, 1961, 278 p. Patristica 2.

Les treize chapitres de ces stromata patristica contiennent de nombreuses études et remarques sur des Pères des II^e et III^e siècles, sur leurs lettres en particulier et plus précisément encore sur celles dont les chapitres IV-V de l'« *Histoire ecclésiastique* » d'Eusèbe nous ont gardé l'écho ou des fragments. Ce commentaire suivi, historique surtout, théologique aussi, jette de nombreuses lumières sur beaucoup de problèmes, sans oublier ceux de la rédaction et de la transmission de ces lettres, de l'état du texte, du travail d'Eusèbe, etc. Il s'agit de la lettre des Églises de Vienne et Lyon (chap. II), des lettres sur le conflit pascal sous le pape Victor (III), de la correspondance de Denys de Corinthe (I), d'Alexandre de Jérusalem (IV), de Denys d'Alexandrie (VI), d'Origène (XIII), des lettres à Fabius d'Antioche (V). P. Nautin y a joint de nouveaux développements sur Josipos et Hippolyte (VIII-X), l'entretien

Origène-Héraclite (XII), la fin du « A Diognète » et Bérylle de Bostra. Les hypothèses sont naturellement nombreuses comme les conclusions nouvelles, mais elles sont clairement présentées et solidement étayées. Même si elles ne sont pas toutes retenues, ce volume d'études patristiques fournit une riche moisson. Les quelques documents de cette époque doivent vraiment être étudiés, commentés, situés selon toutes leurs coordonnées et P. Nautin le fait excellemment ici. (Parfois l'auteur ferait mieux de citer quelque bonne étude parue, plutôt que ses propres ouvrages à paraître.) Trois index, dont celui des passages commentés d'Eusèbe.

JEAN SAUTER.

HENRI CROUZEL : *Origène et la « connaissance mystique »*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1961, 633 p. Museum Lessianum, section théologique, 56.

Auteur d'une remarquable *Théologie de l'Image chez Origène*, le P. Crouzel poursuit son enquête, en examinant la modalité mystique de la connaissance chez l'Alexandrin dans le mystère, le symbole et l'acte de connaître lui-même. D'où la division tripartite de son ouvrage, dont chaque partie s'ouvre par une étude lexicographique pénétrante des termes principaux de la théorie de la connaissance origénienne. Dieu est inconnaissable et ineffable ; cependant il se donne à connaître dans sa Parole. Tel est le paradoxe que cherche à résoudre l'exégèse dite spirituelle. Herméneutique légitime, puisque Dieu, l'Invisible, se révèle à travers les images, les ombres et les figures, selon une perspective ouverte par Platon, herméneutique réalisable aussi puisque le Christ donne une grâce spéciale pour mener à bien cette tâche de déchiffrement du texte sacré, nécessaire enfin pour ne pas tomber soit dans le littéralisme rationaliste, soit dans l'ésotérisme et l'extase. Une telle herméneutique n'évacue pas nécessairement l'histoire, même si elle tend à réduire les schèmes eschatologiques scripturaires à leur signification spirituelle et existentielle ; bien plus, ce qu'elle recherche derrière la littéralité, c'est l'intention profonde de l'auteur inspiré, l'affleurement de l'éternité dans le temps. En effet, le langage lourd de puissance surnaturelle participe au mystère, « la Bible devient un grand sacrement » (p. 256). Nulle magie dans cette manipulation des mots et des images qui pousserait le spirituel hors de son intelligence dans les régions de l'indicible ; au contraire, l'intelligence intuitive (le « nous ») du didascale comprend et pénètre dans une pleine liberté les « mystères », il va au-delà des images en un cheminement original qui épouse et relaye l'inspiration qui les a mis au jour. L'herméneutique spirituelle se met à l'écoute de la divine pédagogie ; elle passe de la Loi à l'Évangile temporel et de l'Évangile temporel à l'Évangile éternel, sous la conduite du Logos et de l'Esprit saint, auteurs secrets de l'Ancien Testament et manifestes du Nouveau. En effet, les événements fondamentaux de l'Incarnation, de la Transfiguration et de la Résurrection accomplissent les anticipations vétérotestamentaires et préfigurent la destinée finale des croyants, le rétablissement de l'Image de Dieu en l'homme. Les résultats d'une telle herméneutique sont provisoires et approximatifs ; la connaissance des mystères demeure énigmatique au niveau de l'Évangile temporel ; elle ne sera parfaite qu'au niveau de l'Évangile éternel. Si la théorie origénienne de la connaissance religieuse se fonde sur une conception originale des rapports entre l'éternité et le temps, du statut historique de l'homme et de sa condition dernière, elle implique une ascèse morale et spirituelle : constatant à la suite de Platon que seul le semblable peut connaître le semblable, Origène insiste sur le rôle de la

grâce qui seule peut rendre conforme le pécheur au Fils et crée en lui les conditions requises pour la connaissance de Dieu. Il n'y a pas de communion avec Dieu, sans le pardon des péchés, la purification du cœur et la mise en pratique de la loi d'amour ; il n'y a pas de connaissance de la Révélation sans un consentement libre au don de la foi et à l'intervention du Saint-Esprit : pédagogie chrétienne et pédagogie divine s'articulent l'une sur l'autre dans le mouvement qui les achemine vers leur parfait accomplissement. S'il y a parfois ici-bas un instant d'union avec Dieu qui ressemble à un toucher, ce privilège est rare ; ordinairement, le croyant vit de l'élan que Dieu lui communique pour l'attirer à Lui. Il y a donc une participation dynamique de l'âme humaine à Dieu, parce qu'elle est faite à l'image du Dieu trinitaire. A cause de sa parenté avec Dieu, l'âme est destinée à s'unir mystiquement avec le Fils, sans se confondre avec lui, après l'épreuve de la chute et la guérison de la rédemption. De Faye considérait Origène comme un spéculatif discursif, Völker comme un mystique extatique ; contrairement à ces opinions opposées, le P. Crouzel l'envisage surtout comme un apôtre et un didascale qui ne sépare pas la recherche discursive et la méditation contemplative dans sa lecture de l'Écriture et sa prédication, un théologien « pratique », qui cherche à travers toutes les voies qui lui sont offertes, à donner une initiation aussi large que possible à la vie chrétienne. Ainsi l'enquête très poussée du P. Crouzel, si informée, si valable par la masse de documents qu'elle présente, se situe dans la ligne des ouvrages de Daniélou, de De Lubac qui cherchent à réhabiliter l'Alexandrin en le lavant des accusations d'ésotérisme, de platonisme spéculatif, de panthéisme. Dans un prochain ouvrage, le P. Crouzel se propose d'examiner les rapports entre l'origénisme et la philosophie, reprenant ainsi, à un niveau supérieur, les résultats de la présente recherche ; il donnera certainement une réponse à ce problème qui se dégage de son ouvrage : la théorie origénienne de la connaissance religieuse est-elle spécifiquement chrétienne ou fait-elle appel à des thèmes étrangers à l'Évangile ? Quand on sait l'influence exercée par Origène sur les Pères orientaux et occidentaux et plus ou moins directement sur les docteurs médiévaux, on comprend tout l'enjeu de cette question. GABRIEL WIDMER.

JEAN CHRYSOSTOME : *Sur la Providence de Dieu*. Introduction, texte critique, traduction et notes d'Anne-Marie Malingrey. Paris, Editions du Cerf, 1961, 290 p. Sources chrétiennes, 79.

Le traité « Iatrôn mèn païdes... », écrit en exil, est étroitement lié aux lettres à Olympias que M^{lle} Malingrey a déjà traduites aux S.C. (13). Elle donne ici une édition critique nouvelle de ce traité sur huit manuscrits choisis parmi plus de soixante. La seconde moitié de l'introduction étudie soigneusement la tradition manuscrite, tandis que le début traite brièvement, mais de façon bien informée, des circonstances, du genre littéraire et des thèmes. Trois index complètent ce texte où Chrysostome exilé explique à la raison et à la foi le mystère de la Providence et des souffrances de ce monde que Jean a longuement méditées dans la Bible et dans la vie. JEAN SAUTER.

J. H. NEWMAN : *Esquisses patristiques*. Desclée de Brouwer, 1962, 525 pages. Collection « Textes newmaniens », III, traduction Denys Gorce.

Il était temps que nous ayons enfin une bonne version française des *Historical sketches*, peut-être le moins connu, mais certes non le moins significatif des

nombreux écrits de Newman. On sait la prédilection de Newman et des autres leaders du Mouvement d'Oxford pour l'Eglise des Pères, en laquelle ils voyaient un idéal et un modèle pour leur effort de rénovation de l'Eglise d'Angleterre. Newman s'est penché avec amour sur la vie et les vicissitudes de Basile de Césarée, Grégoire de Naziance, Théodoret, Antoine et Jean Chrysostome. Avec une intuition remarquable, un sens psychologique très sûr, il fait revivre devant nous ces grands lutteurs de l'ancienne Eglise. Il utilise pour cela avec un art consommé la correspondance qu'ils ont laissée, ainsi que les témoignages contemporains les plus divers. Disons d'emblée que ce n'est peut-être pas la manière dont on écrit généralement l'histoire : rien de froidement objectif dans ces pages, où l'on sent vivre et vibrer Newman lui-même autant que ceux dont il esquisse la biographie. Mais n'est-ce pas justement le prix de ces pages, qu'on lit jusqu'au bout avec un intérêt soutenu et beaucoup de joie ? Ajoutons que la traduction est en tous points parfaite d'exactitude et d'élégance, et que la présentation de ce livre relié de 500 pages, très maniable grâce au papier fin, est une réussite.

RICHARD PAQUIER.

Vies des Pères du désert. Introduction de A. Hammann. Traduction d'Arnauld d'Andilly et Benoît Lavaud, O.P. Paris, Bernard Grasset, 1961, 300 p. Collection Ictys-Lettres chrétiennes 4. 4 pl., 1 carte.

Cette collection, qui cherche à faire connaître à un large public les textes patristiques, donne ici une réimpression commode des traductions par Bernard Lavaud de la *Vie de saint Antoine* (parue à Fribourg en 1943 — cela n'est pas indiqué) et de trois récits de l'*Historia monachorum in Aegypto*, et par Arnauld d'Andilly (1653) de l'*Histoire religieuse* de Théodoret de Cyr (sans le prologue et le traité de la Divine Charité). On doit se demander si cette pièce remarquable du XVII^e siècle, que R. Draguet a déjà utilisée pour ses « Pères du désert », permet au lecteur moderne un accès direct à ces Pères. Nous y trouvons encore une vie de Pachôme, traduite par E. Amélineau (1895). (Un renvoi à l'édition et à la traduction de L.-Th. Lefort s'imposait.) Huit pages du P. Hammann constituent une introduction utile à ce volume, auquel va bientôt s'ajouter une traduction d'Apophtegmes.

JEAN SAUTER.

AMBROISE DE MILAN : *Des Sacrements, Des Mystères, Explication du Symbole.* Texte établi, traduit et annoté par Dom Bernard Botte, O.S.B. Paris, Editions du Cerf, 1961, 225 p. Sources chrétiennes, 25 bis.

L'intérêt des catéchèses baptismales pour la connaissance de la vie liturgique et de la discipline de l'Eglise et sa dogmatique n'est plus à démontrer ; il sera d'autant plus grand, pour l'histoire de l'Eglise de Milan et pour celle du baptême de saint Augustin qu'on parviendra à prouver l'authenticité ambrosienne du *De Sacramentis* et de l'*Explanatio*. A la suite du P. Fallier et de Connolly, Dom Botte y parvient en examinant les circonstances historiques, les usages liturgiques et les passages bibliques mentionnés par ces deux ouvrages contestés et le *De Mysteriis*, dont l'authenticité est incontestée ; certaines de ces preuves seront encore développées dans l'appareil critique en bas de page de la traduction. Avec le *De Sacramentis* et l'*Explanatio*, nous aurions, documents précieux, parce que très rares, les catéchèses

baptismales telles que saint Ambroise les a prononcées, sténographiées par des tachygraphes et non revues pour leur publication par l'auteur. On voit alors comment on comprenait les rites baptismaux au IV^e siècle, « plus anciens et plus divins que ceux des Juifs », nécessaires pour le salut, la guérison, la purification et la nouvelle création, comment on concevait l'efficace de l'eau baptismale non en fonction d'une vertu magique inhérente au liquide, mais en fonction de la foi de l'Eglise, comment enfin on interprétait le sacrifice eucharistique à la lumière de l'Écriture. La présente édition et traduction diffère de la précédente, puisque Dom Botte utilise les textes édités par le P. Fallar dans le *Corpus* de Vienne en 1955, avec quelques variantes rejetées dans l'apparat critique à la fin du volume, et en bas de pages pour l'*Explanatio* que Dom Botte a joint fort heureusement aux deux autres traités dans cette utile réédition.

GABRIEL WIDMER.

JEAN-CLAUDE GUY, S. J. : *Unité et structure logique de la « Cité de Dieu » de saint Augustin*. Paris, Etudes augustinienne, 1961, 158 p.

Après la parution, dans la Bibliothèque augustinienne, d'une édition nouvelle et d'une traduction intégrale de *La Cité de Dieu*, on tirera grand profit de la lecture de la judicieuse introduction du P. Guy à cette œuvre difficile et complexe. A travers une analyse minutieuse du texte, l'auteur en dégage deux grands thèmes : l'affrontement du paganisme et du christianisme (les dix premiers livres), les étapes de la révélation chrétienne dans l'histoire (les douze derniers livres) ; il met en lumière la manière dont saint Augustin fait saillir, grâce à une méthode de récupération, la nouveauté de la vérité chrétienne, et l'aménagement dans la ligne continue de l'histoire humaine. Ainsi la réfutation du paganisme prend sa vraie signification, une fois démontrée la vérité chrétienne ; le passage de l'incroyance à la foi pivote autour de l'action médiatrice du Christ et de la mission évangélisatrice de l'Eglise. Grâce à la méthode de récupération, l'apologétique augustinienne est capable de montrer comment les visées profondes et valables du paganisme, mais inachevées et tronquées dans leur accomplissement, se réalisent dans l'édification de l'Eglise ; ainsi, en instaurant le bonheur authentique, l'Évangile évacue les tentatives erronées de la religion sous ses diverses formes et rend cette dernière caduque. Une fois le paganisme vidé de son prétendu contenu, et son intention secrète redressée, Augustin peut s'interroger sur la naissance, le développement de la Cité de Dieu. Le P. Guy examine le délicat problème de l'existence éventuelle de trois cités dans la pensée de saint Augustin (les deux cités « idéelles » et la cité historico-terrestre) ; il en donne une solution plus nuancée que celle de Mgr Journet et de MM. Gilson et Marrou. Il souligne combien la Cité de Dieu s'insère dans l'intuition théologique augustinienne : elle reflète les structures de l'économie du salut, le rôle du Médiateur, la nécessité de la conversion et de la participation à la vie sacramentaire. Le grand ouvrage de saint Augustin ne vise pas d'abord à démolir les prétentions du paganisme, celui du IV^e siècle ou celui du XX^e siècle, mais à fortifier les croyants dans la certitude de leur unité, à décider les modérés à s'engager dans l'Eglise et à ouvrir les yeux du monde sur ses divisions pernicieuses ; il garde sa valeur à l'aube d'une ère de postchrétienté, comme il exerça une influence considérable dans la chrétienté médiévale.

GABRIEL WIDMER.

JEAN DAMASCÈNE : *Homélie sur la nativité et la dormition*. Texte grec. Introduction, traduction et notes par Pierre Voulet, S.J. Paris, Editions du Cerf, 1961, 212 p. Sources chrétiennes, 80.

Ces quatre homélie sont un document important du dossier mariologique, dont les S. C. commencent à publier quelques pièces (S. C. 70), et plus particulièrement du dossier de l'assomption. Elles ne sont pas seulement intéressantes à cause de leur ancienneté, de leur auteur, de leur lyrisme, mais aussi par leur manière de rattacher l'éloge de Marie au mystère de l'Incarnation et à certains lieux saints de Jérusalem. La façon de rapporter les traditions anciennes, les titres donnés à Marie, les arguments de convenance et d'analogie méritent aussi une considération attentive. L'essentiel de l'introduction est donc tout naturellement consacré à la doctrine mariale du Damascène : elle est solide, mais pas assez historique. Le texte est celui de Lequien (1712) amélioré par quelques manuscrits. JEAN SAUTER.

GRÉGOIRE DE NAREK : *Le livre de prières*. Introduction, traduction de l'arménien et notes par Isaac Kéchichian, S.J. Préface de Jean Mécèrian, S.J. Paris, Editions du Cerf, 1961, 550 p. Sources chrétiennes, 78. Série orientale.

Cette première traduction française intégrale des quatre-vingt-quinze Prières ou élégies sacrées du saint moine Grégoire (vers 944-1010) nous révèle un ouvrage essentiel et étonnant de la spiritualité arménienne. Préfacées par le professeur Mécèrian qui pose la question de l'unité de l'ouvrage et des influences extérieures, elles sont bien introduites par le traducteur en une suite de brèves notices sur l'époque, la vie, les écrits de Grégoire, puis sur la construction et les idées maîtresses, sa poésie, le texte, les commentaires et les traductions, la bibliographie. Quant au texte, il faut se laisser entraîner par lui ou mieux encore le prier. Grégoire est un poète lyrique dont l'imagination débordante est au service d'une grande sensibilité : il exprime les abîmes du péché, la miséricorde infinie de Dieu et l'ardente recherche du salut et de l'union au Christ au travers des luttes de ce monde. JEAN SAUTER.

NICETAS STETHATOS : *Opuscules et lettres*. Introduction, texte critique, traduction et notes par J. Darrouzès, A.A. Paris, Editions du Cerf, 1961, 290 p. Sources chrétiennes, 79.

J. Darrouzès, reprenant l'œuvre d'A. Wenger, rassemble ici six traités, onze lettres et trois opuscules d'un moine studite du XI^e siècle, qui nous révèlent l'enseignement mystique et théologique traditionnel, exposé en particulier face à certaines poussées « modernistes » : étape d'un grand intérêt avant Grégoire Palamas. Il s'agit surtout de la trilogie sur « l'âme », « le paradis » et « la hiérarchie », et puis des traités sur « Les limites de la vie » et « Contre les Juifs », d'une profession de foi et de quelques lettres et écrits sur ces sujets, sur les coutumes studites et les canons. — Le texte critique améliore considérablement l'édition Chrestos (1957). La traduction est excellente, et l'introduction solide (vie et œuvres, chronologie, doctrine, tradition manuscrite) et les trois index fort utiles (l'index analytique grec surtout). JEAN SAUTER.

DEFENSOR DE LIGUGE : *Livre d'étincelles I (Ch. 1-32)*. Introduction, texte, traduction et notes de H.-M. Rochais, O.S.B. Paris, Editions du Cerf, 1961, 420 p. Sources chrétiennes, 77. Textes monastiques d'Occident, VII.

Cette anthologie systématique (composée autour de 700), recueil de pensées tirées de la Bible et de dix-sept Pères de l'Eglise, fut un livre spirituel fort apprécié au Moyen Age, témoignage de ces étincelles que la Parole de Dieu fait jaillir des écrits bibliques et patristiques. L'ouvrage comprend quatre-vingt-un chapitres qui portent le titre d'une vertu, d'un vice, d'une vocation, etc. Le P. Rochais en a donné une édition critique dans le Corpus Christianorum, reproduite ici avec une traduction soignée et soigneuse et quatre étages de références et notes très sobres (les variantes des citations auraient pu être jointes à la référence elle-même). L'introduction renvoie à plusieurs articles de l'auteur, insiste sur l'intérêt de l'ouvrage, analyse son caractère, son origine, son titre, son but et présente cette édition et cette traduction : c'est un assemblage inégal de paragraphes mal ou pas du tout taillés. Mais ce florilège est un témoin d'un grand intérêt, qui enflamme aujourd'hui encore celui qui le médite.

JEAN SAUTER.

HEINRICH SCHMID : *Zwingli's Lehre von der göttlichen und menschlichen Gerechtigkeit*, Studien zur Dogmengeschichte und systematischen Theologie 12. Zürich, Zwingli Verlag, 1959, 269 p.

On ne doit jamais oublier, quand on étudie la pensée de Zwingli, qu'il ne fut pas un homme de cabinet, mais le bâtisseur d'une cité. Zurich avait rompu avec l'ancien ordre de choses. Mais si les règles de l'Eglise romaine n'y avaient plus cours, fallait-il renoncer pour autant à constituer un droit nouveau ? n'y avait-il vraiment pas d'autre issue que le radicalisme anabaptiste, qui prétendait instaurer le Royaume de Dieu sur terre ? ou la solution luthérienne, qui séparait nettement les deux ordres ? Zwingli n'hésita pas à créer sa propre solution : l'enracinement du droit dans la Révélation. Il y était amené naturellement par sa conception des rapports entre l'Eglise et l'Etat, qui formaient pour lui une unité, en tant qu'expressions différentes d'une même communauté. — Le problème était donc le suivant : comment la justice divine peut-elle devenir la loi de l'Etat sans se renier elle-même ? Aussi l'auteur commence-t-il par définir la notion de justice divine, capitale dans la pensée du réformateur. La justice divine est avant tout un fait : le fait d'un Dieu qui se pose en éducateur de l'homme et qui pour cela se donne à l'homme, afin de l'élever à lui et lui rendre — c'est primordial pour Zwingli — la possibilité d'accomplir la Loi. Cette justice divine a donc nécessairement une « face » humaine : une obéissance inconditionnelle et volontaire, telle que Jésus-Christ seul a pu la vivre. Ce qui, pour Zwingli, est la justice humaine proprement dite se situe par contre bien au-dessous de cette justice divine. La justice humaine représente à la fois un ensemble de règles juridiques inspirées de la Bible (Zwingli utilise la notion d'analogie) et l'obéissance humaine correspondante. Tout inférieure qu'elle soit à la justice divine, principalement par le fait qu'elle doit recourir à la contrainte et ne peut renouveler l'homme intérieurement, la justice humaine est cependant nécessaire à la justice divine, dont elle est un signe (pour autant, évidemment, qu'elle soit conformée à son modèle divin). C'est ainsi que l'auteur en vient finalement à définir les rapports qui, selon Zwingli, doivent unir

l'Eglise et l'Etat (chacun ayant sa tâche propre, mais se contrôlant et se stimulant mutuellement). On ne sera probablement pas très loin de la vérité en voyant, dans le travail de M. Schmid, moins l'étude d'un aspect déterminé de la pensée de Zwingli qu'une interprétation de l'ensemble de cette pensée à partir de la notion de justice. A ce titre, aussi bien que par la solidité des preuves, ce travail mérite d'attirer l'attention.

G. BESSE.

ANDRÉ BIÉLER : *L'humanisme social de Calvin*. Préface de W. A. Visser 't Hooft. Collection « Ethique. Croire, penser, espérer ». Genève, Labor et Fides, 1961, 112 p.

Il y a trois ans, pour le IV^e centenaire de l'Université de Genève, A. Biéler publiait une thèse de sciences économiques et sociales sur « La pensée économique et sociale de Calvin ». Dès sa parution, cet ouvrage fut considéré comme une contribution définitive autant que nouvelle. L'importance quantitative de cette thèse — plus de 500 pages — en rendait cependant l'approche malaisée au non-spécialiste. Aussi saluons-nous avec reconnaissance le présent ouvrage qui en est une sorte de résumé. — Dans sa préface, le Dr Visser 't Hooft souligne l'actualité étonnante de la pensée économique et sociale de Calvin. C'est bien l'impression dominante que l'on retire de la lecture du livre de Biéler. Que ce soit sur « la personne et la société » (chap. I), « l'argent et la propriété » (chap. II), « le travail, le salaire, le commerce et la banque » (chap. III), Calvin témoigne d'une liberté et d'une nouveauté étonnantes. De sorte qu'on ne sait pas qui on doit le plus admirer, de Calvin, qui en plein XVI^e siècle et comme en passant a défini les bases et le cadre d'un vrai « socialisme personnaliste » ou de Biéler, qui a su grouper tous ces éléments épars dans l'œuvre du réformateur et nous les transmettre avec une telle clarté ! — De toutes façons, il y a là matière, pour le moins, à une utile mise au point sur la manière « d'être présent au monde » dans la ligne de la plus authentique tradition réformée. On attend maintenant de Biéler qu'il nous dessine le visage d'un « socialisme personnaliste » pour l'Eglise du XX^e siècle !

ERIC FUCHS.

KONRAD ONASCH : *Dostojewski als Verföhrrer*. Christentum und Kunst in der Dichtung Dostojewskis. Ein Versuch. EVZ-Verlag Zürich, 1961, 110 p.

M. Onasch, qui a déjà consacré à Dostoïevski un ouvrage de recherches bibliographiques, s'intéresse ici à la pensée religieuse de l'écrivain et aux influences qui la déterminèrent. L'auteur réfute l'interprétation traditionnelle selon laquelle le christianisme de Dostoïevski serait tributaire essentiellement de la théologie orthodoxe et d'un certain mysticisme slave caractéristique de l'Eglise primitive russe. Certes, le poète fut croyant orthodoxe. Mais l'œuvre d'art a son statut ontologique propre et révèle des sources tout autres. Ce n'est pas l'orthodoxie russe mais bien la pensée occidentale qui a exercé sur Dostoïevski une influence prépondérante. Rousseau et Feuerbach déterminent sa vision anthropocentrique de la religion. Le « Génie du christianisme » lui en révèle l'aspect esthétique. David F. Strauss et le libéralisme protestant lui apportent l'image du Christ en dehors de toute perspective dogmatique. Le christianisme de Dostoïevski apparaît comme une synthèse de ces divers éléments. Par elle s'explique l'étrange pouvoir de fascination de l'œuvre. La réflexion esthétique s'y substitue à la réflexion morale ; la fiction théologique est remplacée par une fiction

poétique. Le christianisme n'est plus dogme, mais *séduction*, jeu poétique d'une extraordinaire intensité. Dostoïevski, créateur génial d'une nouvelle « Comédie divine », ouvre la voie à Gide, à Graham Greene, à Thomas Mann. — Ce livre n'est qu'un essai, mais il est aussi riche et suggestif qu'une longue étude. Domage seulement que les reproductions qui l'illustrent soient si médiocres.

W. SCHILTKNECHT.

THÉOLOGIE
CONTEMPORAINNE

DIETRICH BONHÖFFER : *Gesammelte Schriften*. Herausgegeben von Eberhard Bethge. IV. Auslegungen — Predigten. 1933-1944. München, Chr. Kaiser Verlag, 1961, 647 p.

Ce quatrième et dernier tome des papiers laissés par Bonhoeffer mérite une attention particulière. Consacré à des études bibliques, des méditations, des allocutions de baptême, des notes d'homilétique et surtout à des prédications, il constitue en somme le couronnement de l'œuvre du théologien trop tôt disparu. Car si l'auteur de « Akt und Sein » et de « Nachfolge » fut un systématicien de race, il fut aussi un prédicateur d'une valeur exceptionnelle par sa fidélité au service de la Parole divine. Apporter le message de Dieu à ses frères était sa joie. On cite de lui ces mots adressés à une parente dont les jours étaient comptés du fait d'une maladie irrémédiable : « Que ferais-je, si je savais n'avoir plus que peu de temps à vivre ? Je tâcherais d'enseigner encore la théologie, et surtout de prêcher souvent. » Ne fut-ce pas pour lui une grâce suprême d'avoir prêché encore la veille même de sa mort inattendue et brutale ? — Très naturellement on a groupé les prédications par ordre chronologique : celles de la période de Berlin et de Londres (1931-34), époque durant laquelle le Bonhoeffer de vingt ans disait et redisait à ses frères les théologiens : « Vous avez un thème fondamental unique, l'Eglise. » Celles de Finkenwald (1935-39), période durant laquelle le Bonhoeffer de trente ans, qui écrit *Nachfolge* et *Gemeinsames Leben*, répète sans se lasser à l'Eglise : « Ton souci primordial, le monde ! » Enfin les prédications du temps de la guerre (1939-44), années durant lesquelles le Bonhoeffer de *Ethik* et de *Widerstand und Ergebung* (il a quarante ans) clame au monde : « Tu te sens abandonné, mais cet abandon même est l'affaire de Dieu. » — Alors même que le cours d'homilétique (donné un semestre sur deux à Finkenwald, de 1935 à 1940) n'a pu être reconstitué que d'après des notes d'auditeurs, il ne manque pas d'intérêt. Ne pouvant pas entrer dans le détail, nous nous bornons à en indiquer le plan. A lui seul son énoncé fait pressentir des richesses : Aperçu historique. La Parole prêchée. Le témoin. Ministère de la Parole et « ordination ». Causalité et finalité de la prédication. Le pasteur et la Bible. Comment naît une prédication ? Le pasteur et le culte. La prédication et le texte. Forme de la prédication ; le langage dans le service divin. Après la prédication. — Ces exposés n'entraîneront pas l'adhésion du lecteur sur tous les points. Un réformé aura quelque peine à remplacer la notion de consécration par celle d'ordination. Chacun ne sera pas convaincu que le pasteur ne doit jamais choisir un texte en accord avec les circonstances du moment. Mais nul ne pourra contester que ces quelque cinquante pages abondent en remarques pénétrantes. « La parole de la prédication, écrit par exemple Bonhoeffer, n'a pas d'abord pour but d'enseigner, d'émouvoir, ni de stimuler la volonté ; elle est là pour « porter » le pécheur, pour le décharger de son fardeau ; car cette Parole, c'est le Christ présent dans sa communauté. » Ou encore : « Le prédicateur, un témoin, mais qui doit toujours s'effacer derrière son témoignage. » — *Non multa*, certes, *sed multum*. EDMOND GRIN.

ANDRÉ TROCMÉ : *Jésus et la révolution non violente*. Genève, Labor et Fides, 1961, 205 p.

Ce livre, a-t-on dit, est plus utile que convaincant. La remarque ne manque pas de saveur et pourrait renfermer une bonne part de vérité : utile parce qu'il met en lumière divers aspects de la personne et de l'œuvre de Jésus, trop souvent laissés dans l'ombre ; pas toujours convaincant parce que l'auteur, à la suite de telle « trouvaille », envisage l'œuvre entière du Christ dans une optique trop particulière pour être pleinement juste. — M. Trocmé poursuit un noble but : trouver quelques réponses à l'angoisse de notre génération. A cette fin, il s'applique à lire la Bible dans une perspective nouvelle : celle de la menace redoutable que les problèmes de la faim et de la bombe atomique font peser sur l'humanité ; et celle de l'apport de Gandhi démontrant que la mise en pratique du Sermon sur la montagne peut parfois résoudre la question des relations entre groupes humains. Or, au cœur de la Bible, il y a la personne du Christ, intervention unique de Dieu dans l'histoire. A cause de Lui, chaque vie d'homme est un événement sans précédent. Si donc on entend estimer la valeur de l'homme d'aujourd'hui, il faut d'abord « mesurer ce qu'a été le Jésus de l'histoire ». — A en croire M. Trocmé, tout l'enseignement du Galiléen est fonction de deux idées fondamentales : sa volonté d'inaugurer une année de Jubilé ; sa conviction de la valeur essentielle de la non-violence. Dans le discours du Sauveur dans la synagogue de Nazareth, au début de son ministère (Luc 4 : 16 s.), il croit découvrir l'explication du comportement du Christ et celle de l'hostilité des dirigeants à son égard : sur les traces de Moïse, Jésus entend accomplir sa tâche de Messie ; il veut proclamer une « Année sabbatique » destinée à réaliser la justice divine par la mise en question de toutes les situations humaines ; mais les possédants se sentent menacés dans leurs intérêts et se dressent contre lui. Cette façon — originale — d'envisager les choses permet à M. Trocmé d'éclairer plusieurs passages obscurs des évangiles. Selon lui, par exemple, la parabole de l'« Econome infidèle » en revient à l'exhortation de célébrer le Jubilé, de pratiquer la redistribution des biens (prévue *Lévitique* 25 : 8 s.) ; ce sera résoudre le problème social d'alors ; ce sera préparer la venue du Royaume, dont l'« Année sabbatique » est un signe avant-coureur. Mais... l'idée du Jubilé devient, pour l'auteur, la clé qui ouvre toutes les portes ; et ramené à cela, l'enseignement du Sauveur est singulièrement diminué. — Quant à l'idée de la non-violence, Jésus, nous dit-on, la tenait de ses parents, de Zacharie et d'Elisabeth, d'Anne, de Siméon. C'est pourquoi ces prémisses juives vont constituer le cadre de la morale du Sermon sur la montagne. Au faux « dilemme » (d'autrefois et d'aujourd'hui) : user de violence ou se montrer lâche, Jésus-Christ substitue le seul « dilemme » vrai : sauver ou tuer. Héritée du Maître par ses disciples, cette non-violence posera, dès les premiers temps de l'Eglise, le problème des rapports entre la communauté chrétienne et l'Etat. Seulement, si l'on discerne assez bien les origines juives d'une certaine non-violence (p. 126), on discerne plutôt mal son caractère proprement évangélique. Les quelque dix pages consacrées à ce sujet (169 s.) laissent supposer que l'auteur ne fait aucune différence entre une attitude négative, comme la résistance non-violente, et l'attitude positive que représente l'*agapè* chrétienne. La comparaison entre le Christ et Gandhi, sur laquelle s'achève l'ouvrage, nous confirme dans cette impression et soulève plus d'une question. — Pour autant, cette étude est loin d'être sans valeur. Elle mérite d'être méditée attentivement par les hommes de compromis que sont, peu ou prou, les chrétiens d'aujourd'hui.

EDMOND GRIN.

M.-J. LE GUILLOU, O.P. : *Mission et Unité, les exigences de la communion*. Collection « Unam Sanctam », n^{os} 33 et 34. Paris, Editions du Cerf, 1960, livre premier, 292 p. ; livre second, 340 p.

L'ouvrage du Père Le Guillou se présente comme une véritable somme de théologie œcuménique. — Dans le premier livre, l'auteur examine d'une manière historique, systématique et critique la manière protestante actuelle d'aborder l'œcuménisme. S'il pense que l'ecclésiologie protestante incline vers une réduction de l'être de l'Eglise à la mission de l'Eglise — « le rapport de l'Eglise et de la mission commande, en perspective protestante, celui de l'Eglise et de son unité » (p. 81) — il est assez honnête cependant pour ne pas passer sous silence les efforts qui se poursuivent, parmi les protestants, pour que la mission n'épuise pas l'ecclésiologie, pour que l'apostolicité de l'Eglise (comprise dans la ligne protestante) ne satellise pas son unité, sa sainteté et sa catholicité. Toutefois l'indéniable tendance protestante à dire que l'Eglise « se fait par la mission, elle devient elle-même mission, emprise directe de Dieu sur le monde » (Hœkendijk, cité p. 92), lui paraît un apport essentiel et bienvenu pour le dialogue œcuménique à trois — romains, orthodoxes et protestants — qu'il souhaite et favorise. La deuxième partie du livre premier est consacrée à une présentation des origines, des hésitations et des lignes de force de la théologie orthodoxe de l'œcuménisme. Cette présentation est portée par le souci de montrer combien l'orthodoxie est ou devrait être plus proche de l'Eglise romaine que des Eglises de la Réforme. — Le livre second a pour sous-titre : « L'Eglise catholique et sa mission à l'égard des communions séparées ». Une première partie, intitulée « Eglise et unité », expose d'abord la genèse des divisions chrétiennes pour déboucher sur un chapitre très utile sur les différents genres de rencontre interecclésiastique que l'histoire a connus : le genre controversé, le genre concordance, l'histoire critique, la « Konfessionskunde » et, maintenant, le genre œcuménique. « Ce genre... se caractérise essentiellement par une volonté de dialogue, c'est-à-dire par une volonté de saisir de l'intérieur, dans son développement historique, et dans une objectivité aussi parfaite que possible, la position de l'adversaire, *pour faire droit à ses requêtes valables*. Il témoigne du souci de dépasser une double tentation à laquelle risque de se heurter tout dialogue œcuménique : se laisser aller à de faux accommodements par escamotage de la profondeur des divergences, réduire l'autre à son propre formalisme, par refus de reconnaître les valeurs vivantes qui supportent tacitement son effort d'intelligence de la foi. Il est un effort pour pénétrer la valeur qui donne un sens à l'expression formelle » (p. 83 s.). Cette première partie aborde pour terminer deux problèmes difficiles : comment, étant l'unique Eglise, celle de Rome *peut-elle* rencontrer les autres Eglises, et comment *doit-elle* les rencontrer en raison de tout ce qu'elle a à redécouvrir à leur contact ? Une deuxième partie reprend d'une manière émouvante l'ensemble de l'ouvrage pour proposer une théologie de la communion qui ferait droit aux requêtes valables du romanisme, de l'orthodoxie et du protestantisme. Des notes, très nombreuses, sont rejetées en fin de chaque volume. — Une recension bibliographique demeure nécessairement trop brève pour faire justice à une œuvre de cette importance. Je me contente donc de relever les trois points suivants : Tout d'abord ce livre fait réfléchir sur le protestantisme contemporain. D'où vient le fait que celui-ci se trouve en effet comme fasciné, absorbé par la préoccupation missionnaire qui ne jouait pourtant pas de rôle au moment de la Réforme ? Hélas, le P. Le Guillou ne cherche pas à donner une réponse à ce

problème qui mériterait un examen sérieux. Un tel examen mènerait, je pense, aux deux réponses suivantes : l'absence de souci missionnaire réel qui caractérise les XVI^e et XVII^e siècles protestants et qui étonne tellement aujourd'hui, provient d'abord du fait que les protestants d'alors savaient bien qu'ils ne pouvaient pas fonder de nouvelles Eglises, puisqu'ils n'étaient pas à eux seuls l'Eglise de Jésus-Christ, puisque leur volonté et leur devoir étaient réformateurs et non missionnaires. Etre missionnaire, fonder des Eglises nouvelles, ç'aurait été pour eux admettre qu'ils étaient eux-mêmes une nouvelle Eglise, ce contre quoi ils ont protesté avec la vigueur et la bonne conscience que l'on sait. Cette absence, alors, de souci missionnaire, vient ensuite du fait que l'illuminisme, sous sa forme assagie du piétisme, n'avait pas encore droit de cité dans les Eglises de la Réforme. Or la manière illuministe et piétiste de chasser l'Eglise vers son avenir sans trop se soucier du passé chrétien, de la tradition, a profondément transformé ce qu'avait voulu la Réforme : elle a accrédité l'idée qu'il fallait s'accommoder de la division chrétienne en confessions différentes, que celle-ci n'était en somme pas mortelle pour l'Eglise puisque l'Eglise, dans sa structure et dans la formulation de sa foi et de son culte, est toujours obligatoirement en deçà d'une obéissance authentique. On regrette que le P. Le Guillou n'ait pas marqué la césure profonde du XVIII^e siècle, et qu'il traite par conséquent le protestantisme comme un ensemble vieux de quatre cents ans. C'est pourquoi il lit le XVI^e siècle protestant à la lumière du XVIII^e siècle protestant plutôt qu'à celle de l'Evangile et des Pères. D'où bien des contresens, tel celui, par exemple, qu'« il ne faut jamais oublier que » — pour l'ecclésiologie calviniste — « les Eglises vraies ne sont jamais que des communautés humaines dans lesquelles, sous l'action de la Parole, se produit le rassemblement du peuple de Dieu, rassemblement au service duquel fonctionne une organisation tout humaine, destinée simplement à éliminer les obstacles à l'action divine » (II, p. 208) ! On ne saurait faire un tort plus grand à la théologie de la Réforme qu'en ne la lisant pas à la lumière de la foi catholique ancienne... — Le second point que je voudrais relever, c'est l'actualité du livre du P. Le Guillou. S'il aborde les rapports entre la mission et l'unité avec tant de franchise et d'ouverture d'esprit, c'est que l'unité est nécessaire à la mission, et que la mission est plus nécessaire que jamais. Il faudrait s'aveugler sur la situation de l'Eglise dans le monde pour ne pas entendre cet ouvrage comme un appel. Non pas tellement un appel à rejoindre le courant de l'Histoire, qui paraît jouer un rôle presque révélateur (cf. I, p. 145, 146, 156, 162, 204, 210 ; II, p. 232, etc.), mais un appel à ouvrir les yeux sur ce qui nous entoure : « Nous ne sommes plus aux temps où se produisirent schismes et réformes. Il s'agissait alors, dans un monde où l'on considérait le paganisme comme définitivement vaincu et où l'on n'avait pas encore idée de ce que pouvait représenter l'athéisme moderne, de disputer entre adversaires *sur la manière* dont il convenait d'être chrétiens. Nous sommes dans un temps où la mission chrétienne est, sans cesse, aux prises avec une conception essentiellement areligieuse de la société humaine... » (I, p. 222), et où par conséquent elle doit sortir des schémas de la chrétienté. Or les divisions confessionnelles relèvent aussi, en grande partie et pas seulement dans leurs facteurs non théologiques, du schéma de cette chrétienté désormais dépassée. — Un dernier point : par cette œuvre, le P. Le Guillou fournit la preuve que le véritable œcuménisme, celui qui a pour lui des chances d'avenir, engage et concerne trois partenaires : Rome, l'orthodoxie et le protestantisme. « Cela signifie que le problème œcuménique est, en ses données fondamentales, un problème indi-

visible : il n'est aucun élément de solution valable pour l'élimination du schisme entre Rome et l'Orient qui ne tienne compte de ce qu'il y avait de légitime dans les aspirations et requêtes de la Réforme ; il n'est pas non plus d'élément valable de solution, entre les protestants et nous, qui ne tienne compte des traditions authentiques de l'Orient orthodoxe » (II, p. 90). « Orthodoxes, protestants, catholiques, nous sommes tous — que nous le voulions ou non — aux prises avec les mêmes mystères, les mêmes réalités. Il ne peut plus s'agir de polémique sur des points particuliers : il y va de ce dynamisme qui emporte l'Eglise... à travers la *totalité* du témoignage à la *totalité* du monde, vers la catholicité de la parousie, dans une fidélité, toujours renouvelée, à ce que le Christ a réalisé par sa croix et sa résurrection » (I, p. 221). — On pense bien qu'on ne lit pas cet ouvrage sans parfois s'irriter ; et j'imagine qu'il en va de même pour des lecteurs orthodoxes qui doivent être surpris du nombre de leçons que l'auteur leur donne pour leur apprendre à être fidèles à eux-mêmes. Mais toute rencontre a des côtés irritants. Plutôt que de s'en prendre et de bouder, il vaut certainement mieux écouter, se laisser inviter au dialogue, entrer dans le jeu. D'autant que le P. Le Guillou fournit suffisamment la preuve qu'il sait aussi nous écouter, même quand ce sont des choses désagréables pour lui que nous avons à dire.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

STEPHEN NEILL : *L'Anglicanisme et la Communion anglicane*, traduit de l'anglais par Jeanne Marrou. Paris, Editions du Seuil, 1961, 423 p., Collection « Les Univers ».

On ne résume pas un livre de cette ampleur et de cette densité, qui est une réussite à tous points de vue. Il comble un vide, car nous n'avions rien en français, jusqu'ici, qui puisse lui être comparé. L'auteur sait de quoi il parle, étant lui-même évêque anglican, mais indemne de toute insularité, puisqu'il fut missionnaire aux Indes et l'un des promoteurs de l'Eglise unie de l'Inde du Sud, et qu'il a été ensuite au service du Conseil œcuménique, à Genève. Il trace de l'anglicanisme mondial, et non seulement britannique, une fresque aussi vaste que nuancée, dans laquelle la personnalité de l'auteur est constamment perceptible sans nuire à l'objectivité. Les pointes d'humour n'y manquent pas, sans affecter en rien le sérieux de la pensée : ainsi, à propos des inconvénients de l'« établissement », c'est-à-dire de l'union à l'Etat qui est le lot de l'Eglise d'Angleterre, l'auteur remarque que « si l'Eglise anglicane n'avait pas développé une capacité sans égale dans aucune autre communion chrétienne au monde, de tolérer l'intolérable, il y a longtemps que cette situation aurait pris fin ! » (p. 225). On notera le souci de l'auteur de mettre en relief le rôle des personnalités dans le déroulement des événements et de ne jamais traiter des questions ecclésiastiques isolément de leur contexte temporel et national, essentiel si l'on tient compte de la psychologie anglaise. L'ouvrage couvre toute l'histoire du christianisme en Angleterre dès sa pénétration au III^e siècle, en vertu de la conception anglicane de la continuité de l'Eglise du Christ, « catholique et apostolique », à travers les siècles, la Réforme du XVI^e siècle n'ayant que purifié l'Eglise sans porter atteinte à sa structure historique. Stephen Neill situe très heureusement la réforme anglaise, en son caractère spécifique, par rapport à la réformation continentale. Il excelle aussi à nous faire percevoir « l'arc-en-ciel » anglican, avec ses diverses teintes, de l'« évangelicalisme » low-church à l'anglo-catholicisme parfois romanisant. Il me semble qu'il aurait pu développer davantage les suites du Mouvement tractarien et en souligner

mieux l'importance, vu le poids dont pèse aujourd'hui l'anglo-catholicisme sur la vie de l'anglicanisme : critique mineure qui n'enlève rien à la valeur d'un livre passionnant, que complète une importante bibliographie commentée. La traduction en est remarquablement coulante : une maladresse à signaler cependant à la p. 341, où la YMCA (c'est-à-dire l'UCJG) devient la Société des Jeunes gens chrétiens ! Le chapitre final : Qu'est-ce que l'anglicanisme ? est un petit chef-d'œuvre : sans illusion sur les défauts de son Eglise, l'auteur évoque cependant la « vision splendide » qu'elle nous offre d'une synthèse de la catholicité avec l'authenticité évangélique, microcosme d'une future Eglise universelle unie, en vue de laquelle l'anglicanisme est prêt à disparaître pour s'y intégrer et s'y fondre.

RICHARD PAQUIER.

DIETRICH BONHOEFFER : *Tentation*. Traduction d'Emile Marion. Collection « Les Cahiers du renouveau », 21. Genève, Labor et Fides, 1961, 60 p.

Cet ouvrage reproduit le manuscrit d'études bibliques présentées par Bonhoeffer au séminaire pastoral de Stettin, en 1937, soit en plein combat de l'Eglise confessante. Ces lignes sont d'un homme qui paya de sa vie son refus de succomber à la tentation de la sécurité. Dans l'Eglise ancienne, on lisait avec une particulière attention les écrits ou témoignages des martyrs ; ce petit livre en est un, et d'un martyr de notre temps. — Mais outre la légitime émotion que l'on ressent devant ces pages, il y a la qualité intrinsèque d'un texte où, semble-t-il, l'auteur a tout dit — et avec quelle simplicité — sur le combat de la foi. Méditant tout d'abord les deux grands récits bibliques de tentation, celle d'Adam et celle de Jésus, Bonhoeffer décrit ensuite « la tentation du Christ dans les siens » : tentation charnelle (de la convoitise et de la souffrance) ; tentation spirituelle (du désespoir et de la sécurité). Sans esquiver aucun des problèmes soulevés par l'Ecriture, en particulier celui de la double affirmation contradictoire « Dieu ne tente personne » (Jacq. 1 : 13) et « Dieu abandonna, afin de mettre à l'épreuve » (p. ex. Ezéchias dans II Chron. 32 : 31) — contradiction qui doit nous amener à découvrir la dimension christologique de la tentation (p. 32-36) — Bonhoeffer donne à ses lecteurs de comprendre le sens vrai, évangélique de la prière : « Ne nous expose pas à la tentation ». — Il y a, je pense, dans nos bibliothèques, des livres qui nous sont tout spécialement chers, que nous reprenons constamment parce qu'à chaque fois un vrai dialogue se réalise entre son auteur et nous. Le livre de Bonhoeffer sera, je crois, de ceux-là pour beaucoup. Que les éditeurs et le traducteur soient remerciés ici de nous permettre d'entendre encore une voix comme celle de Bonhoeffer, si claire, si authentique, la voix d'un tel témoin du Christ.

ERIC FUCHS.

IVAN GOBRY : *La pauvreté du laïc*. Paris, Editions du Cerf, 1961, 238 p.

L'Occident, repu de biens, commence à prendre conscience de tout ce qu'il accapare, et cette prise de conscience fait naître en lui une certaine gêne et même un certain effroi. On répand à ce propos beaucoup de paroles et beaucoup de déclarations. Mais pour être valables, ces paroles, ces déclarations devraient être justifiées par des actes. Le livre dont nous parlons ici me paraît être un excellent pédagogue pour enseigner comment se libérer de la richesse qui nous pourrit, et comment s'en libérer non pas à l'aide d'un humanitarisme

marxiste ou idéaliste qui pousse à la violence ou à l'agitation, mais sur la base de l'amour chrétien. Il s'agit d'une protestation humble, pratique, sans grandiloquence contre la richesse et ses séductions, et à lire ce livre on est beaucoup moins condamné à une mauvaise conscience qu'aidé en vue d'engagements concrets qui concernent le travail, l'hospitalité, la manière de répondre à tous ceux qui sollicitent notre générosité, la vie conjugale, le contrôle des naissances, l'éducation des enfants, l'obéissance dans l'Eglise, etc. En effet un chrétien, au jour de son baptême, a accepté d'être dépossédé du monde et de sa pompe, de la chair et de ses convoitises ; mais cet appauvrissement ne fait pas de lui une victime qui doit se plaindre ou se vanter. Il fait de lui un homme libre. L'ouvrage d'Ivan Gobry montre avec la tranquille franchise franciscaine combien cette liberté va permettre au pauvre de se donner lui-même.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

J. H. M. WHITEMAN : *The mystical life*. An outline of its nature and teachings from the evidence of direct experience. Introduction de H. H. Price. Faber and Faber, Londres, 250 + xx p., Index, 1961.

L'ouvrage de J. H. Whiteman n'est pas une étude du mysticisme mais une tentative de communiquer en toute lucidité et rigueur une expérience personnelle. Il est écrit de telle sorte que le lecteur abandonne son attitude de spectateur pour participer lui-même à l'union mystique. Introduit par un spécialiste de la logique, J. H. M. Whiteman, professeur de mathématiques de l'Université du Cap, décrit et analyse ses expériences d'une « transformation qui unit la personne par le souvenir de la Source archétypique en surmontant la fixation » (p. 165). Ces expériences permettent de se dégager totalement du corps physique et de vivre dans le « corps spirituel » en réalisant ainsi une libération que l'auteur qualifie de déification. — J. H. Whiteman discerne déjà son théisme moniste chez les grands mystiques occidentaux, dans quelques textes orientaux et jusque chez saint Paul. La difficulté qu'il a à comprendre la pensée d'autrui est la meilleure preuve de l'irréductible isolement dans la divine Source que provoque tout mysticisme coupé de la Révélation. Il reste un excellent témoignage gnostique, bien écrit et édité avec soin, mais qui ne parvient pas à surmonter les difficultés de la communication intellectuelle.

PIERRE FURTER.

H.-CH. RULON et PH. FRIOT : *Un siècle de pédagogie dans les écoles primaires (1820-1940.)* Histoire des méthodes et des manuels scolaires utilisés dans l'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel. Paris, J. Vrin, 1962, 230 p., 16 hors-texte, notes biographiques, de nombreux index.

La Congrégation de Ploërmel a été fondée au début du XIX^e siècle par J.-M. de La Mennais afin de propager la pédagogie salésienne dans les écoles de la campagne bretonne. Pendant plus d'un siècle, les « Petits frères » de Ploërmel ont animé des centaines d'écoles publiques communales de l'enseignement primaire et primaire supérieur. En 1903, après la dissolution légale des congrégations enseignantes, de nombreux frères ont émigré, surtout au Canada, l'Institut continuant son activité dans une semi-clandestinité. Le mémoire du P. Philippe Friot, développé et complété par le P. Henri-Ch. Rulon,

ne retrace pas seulement l'histoire des moyens didactiques et des directives pédagogiques de l'Institut, mais donne de précieux renseignements sur la situation scolaire de la campagne bretonne, surtout pour les débuts du XIX^e siècle.

PIERRE FURTER.

EDMOND ROCHEDIEU : *Personnalité et vie religieuse chez l'adolescent*. Etude de psychologie religieuse. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1962, 187 p.

Cet ouvrage du professeur de psychologie religieuse de l'Université de Genève présente les résultats d'un travail d'équipe qui avait pour but, au moyen d'une vaste enquête menée dans les écoles secondaires du canton de Genève, de connaître les formes actuelles de la vie religieuse juvénile. Mille cinq cents élèves, surtout protestants, de dix à quatorze ans (des « adolescents » ? ce n'est pas certain puisque le terme n'est jamais défini et que l'auteur hésite sans cesse entre « enfants » et « adolescents ») ont rédigé une historiette à partir de quelques mots choisis pour leur valeur affective et religieuse, puis ils ont répondu à des questions sur leur vie religieuse personnelle ; enfin, ils ont indiqué leur animal préféré et ils ont dessiné librement un arbre fruitier. Afin de respecter leur anonymat, les enquêteurs ont renoncé à des entretiens mais le chapelain a donné quelques renseignements. Chaque dossier donnait ainsi une idée des croyances religieuses et une image projective de l'attitude et de la piété religieuses. L'enquête a été satisfaisante puisque seuls 18,3 % des dossiers ont été inutilisables. Les résultats, remarquablement analysés, corroborent les hypothèses d'Edm. Rochedieu, à savoir : l'existence d'une piété juvénile qui engage souvent davantage les enfants que les adultes et que ceux-ci devraient mieux respecter ; l'influence, favorable ou non, de la communauté familiale sur la formation de la vie religieuse ; l'interférence constante de la vie religieuse et du développement de la personnalité. Les réponses et les dessins sont commentés et cette lecture est impressionnante lorsqu'on note que plus de 10 % de ces enfants souffrent de profondes angoisses. — Bien que cette étude ait été menée en toute rigueur et qu'elle offre donc un grand intérêt scientifique, certains points méthodologiques sont parfois bien obscurs. S'il est vrai que la vie religieuse juvénile est surtout affective, n'a-t-on pas sous-estimé la valeur de la foi comme vérité ? (p. 174). N'y a-t-il pas confusion entre la piété et la vie religieuse ? (p. 123, 170). Est-il certain que l'on puisse assimiler la vie psychique profonde telle qu'elle est révélée par le « Test de l'Arbre » et la vie religieuse ? (p. 128). Les enquêteurs n'ont-ils pas négligé trop souvent le cadre ecclésiastique au profit d'une piété individuelle ou familiale ? Ces questions sont d'autant plus gênantes qu'il semble que l'œuvre de R. Voeltzel ait été totalement négligée. D'autre part, il aurait été certainement important de comparer ces résultats à ceux d'une enquête parallèle, publiée il y a deux ans à Zurich, mais la bibliographie ignore les nombreux travaux analogues en langue allemande. Il serait regrettable que cet effort reste confiné au territoire genevois.

PIERRE FURTER.

W. SCHAMONI : *Ordonner diacres les pères de famille*. Collection « Présence chrétienne ». Paris, Desclée De Brouwer, 1961, 160 p.

Voici enfin, en traduction française, un des ouvrages qui a relancé les études sur le diaconat, *Familienväter als geweihte Diakone* (Paderborn, 1953). La traduction est due à l'abbé Winninger qui s'est, lui aussi, beaucoup occupé du

problème (cf. « Vers un renouveau du diaconat », Paroisse et Liturgie, Bruges, 1958). On connaît la thèse de W. Schamoni : que l'Eglise romaine cesse de considérer le diaconat comme une simple étape transitoire vers l'accession au sacerdoce, qu'elle lui rende son rôle de ministère durable et authentique. Ce ministère rendrait de grands services dans les pays de Mission, dans les contrées où les vocations sacerdotales sont rares, dans celles où la déchristianisation exige des efforts catéchétiques auxquels les prêtres de paroisse ne suffisent pas. Ce ministère diaconal donnerait aussi une possibilité de servir à des hommes en qui la vocation au ministère ne coïncide pas avec la vocation au célibat... et pourrait devenir un centre de repêchage pour des pasteurs protestants qui deviendraient romains. Etant donné que chez nous aussi le problème du diaconat est à l'ordre du jour, on sera reconnaissant de pouvoir disposer maintenant de ce manifeste dans une bonne traduction française.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

ROGER SCHÜTZ, Prieur de Taizé : *L'Unité, espérance de vie*. Les Presses de Taizé, 1962, 173 p.

Cet opuscule de petit format, aux gros caractères, se lit d'un trait, tant il engène dans la situation préoccupante contemporaine. Il fait suite à *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*, paru l'an dernier. L'auteur aborde avec courage et lucidité la transformation accélérée de notre monde, et le défi qui est ainsi jeté aux chrétiens et à leurs Eglises. L'unité de la planète se fait, dans les convulsions, sur le plan de la civilisation matérielle et du règne de la technique. Le monde de demain se fera-t-il avec ou sans les chrétiens ? telle est la question redoutable qui nous est posée ; or, pour l'instant, on peut craindre sérieusement que les Eglises ne soient plus « dans la course », entravées comme elles le sont par le poids de leur passé et par leur désunion persistante. Dans un monde où tout est en mouvement irréversible, les chrétientés vont-elles cultiver l'immobilisme ? Avec beaucoup de faits à l'appui, l'auteur passe en revue les pays d'ancienne chrétienté (la pratique religieuse grandit en Amérique et s'affaïsse toujours davantage en Europe), puis les zones d'implantation missionnaires (où le bilan n'est guère encourageant), enfin le cas particulier du continent sud-américain, où une vieille chrétienté catholique subit une forte concurrence protestante, notamment sous forme pentecôtiste. Partout un fossé sépare l'homme nouveau, l'homme de la technique, des postulats et implications de la foi chrétienne : « Les milieux d'Eglise, qui aiment la discussion, et qui portent en eux-mêmes une sorte d'atavisme de la parole, du verbe, pour ne pas dire du verbiage, ne peuvent plus par la parole atteindre la génération qui monte » (p. 88). Face à cette situation, les Eglises ne peuvent plus combattre en ordre dispersé. Seule une Eglise unie peut apporter à l'homme de l'ère technique l'élément vital dont il est frustré, mais à condition de ne pas se contenter d'une unité dite spirituelle, « sans beaucoup d'exigences quant aux liens fraternels qui doivent exister entre tous ceux qui portent le nom du Christ » (p. 135). Ce livre, qui ne nous laisse aucune illusion trompeuse sur la gravité de notre situation, est cependant tout pénétré d'un grand souffle d'espérance, qu'on sent soutenue par la vie de prière de la communauté des frères dont l'auteur assume la direction.

RICHARD PAQUIER.

Le mystère d'unité, volume I : Découverte de l'œcuménisme, 416 p. ; vol. II : L'Eglise en plénitude, 276 p. Cahiers de la Pierre-qui-vire, vol. 17 et 18, Desclée de Brouwer, 1961-1962.

On peut se demander s'il est utile de multiplier les *symposia* sur le problème de l'unité de l'Eglise. Ne sont-ils pas déjà trop nombreux ? Les nouveaux apportent-ils quelque chose d'essentiellement neuf ? Le temps n'est-il pas venu de passer de la réflexion sur l'unité à la volonté d'action pour réaliser, de l'unité, ce sur quoi un *consensus* paraît déjà se dégager, et qui n'est pas peu de chose ? Voilà les questions que je me posais en abordant ces deux fascicules de la Pierre-qui-vire. A les lire, il faut reconnaître cependant qu'ils ne sont pas superflus, ne serait-ce que parce qu'ils font souhaiter que vienne bientôt le jour où, talonnés par les théologiens, les spirituels et les laïcs œcuménistes, les hommes d'Eglise se retrouveront pour traduire dans des faits d'histoire l'attente des meilleurs d'entre les chrétiens. — *Le mystère d'unité* comprend cinq parties : une première, d'approche, sur la nostalgie de l'unité ; une seconde qui rapporte sur ce que l'on peut dire déjà de l'expérience œcuménique, et une troisième, rétrospective, sur les divisions et les schismes. Ces trois premières parties remplissent le tome I. Le tome II est porté par un souci plus direct de spiritualité œcuménique : il veut apprendre à mieux connaître (quatrième partie) et à mieux vivre (dernière partie) le mystère d'unité, mystère qui trouve son fondement et son orientation dans la Trinité. — Parmi les nombreux collaborateurs, on mentionnera spécialement Dom O. Rousseau, les RR. PP. Congar, Le Guillou, Biot, Villain, le professeur J. Lortz pour les catholiques-romains ; des théologiens protestants : J. Bosc, R. Mehl, B. Morel, P. Y. Emery ; des orthodoxes : les professeurs Alivisatos, Bonis, Meyendorff et quelques moines ; des laïcs renommés : Suzanne de Diétrich, Jean Guitton, André Mandouze, etc. — La présentation des volumes est admirable. Des notices d'introduction, des tableaux récapitulatifs et un petit « vocabulaire œcuménique » facilitent la lecture. JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

LEONHARD FENDT : *Einführung in die Liturgiewissenschaft* (Sammlung Töpelmann, zweite Reihe : Die Theologie im Abriss, Band 5, Alfred Töpelmann, Berlin, 1958, 287 p.).

Dans ce dernier ouvrage, terminé peu avant sa mort, l'auteur définit la *Liturgiewissenschaft* comme une science auxiliaire de la liturgie, science qui se propose de faire l'inventaire et l'examen des sources et des formulaires du culte chrétien. On comprend donc qu'une introduction à la science liturgique consistera essentiellement à relever à grands traits l'histoire du culte. — Après quelques remarques de principe, L. Fendt restitue cette histoire en quatre parties : la première embrasse le christianisme primitif où les sources ne révèlent, dit-il, que des traces. La seconde s'étend jusqu'à la fin du VI^e siècle, et la troisième jusqu'à la fin du Moyen Age. Celui-ci a exploité et accompli toutes les possibilités liturgiques : « Un accroissement ne pouvait plus se produire » (p. 185). Ce qui demeurait possible, c'étaient des simplifications, des transformations, des adjonctions ou un rejet de la tradition liturgique. Ce qu'examine la quatrième partie en traitant tour à tour des quatre styles liturgiques conservateurs (luthéranisme, anglicanisme, romanisme post-tridentin, orthodoxie) et des deux styles liturgiques novateurs (Eglise réformée ; puritanisme anti-liturgique et bibliciste, celui-ci étant liquidé en une page...). L'ouvrage se

termine par un relevé des sources, classées siècle par siècle, par une bibliographie et des registres. — Il est hors de doute que cet ouvrage rendra de grands services aux liturgistes. Les réformés feront bien de ne pas trop se vexer du mépris avec lequel, une fois de plus, L. Fendt traite leur culte. Ils feront bien aussi de recourir, pour comparaison, à W. Maxwell, qui a cherché à démontrer la volonté de Calvin de rester fidèle à la grande tradition occidentale et qui voit par conséquent la liturgie réformée primitive dans une perspective très différente de celle de L. Fendt, et à mon sens dans une perspective plus valable. (Cf. *An Outline of Christian Worship*, 7^e éd., London, 1958, p. 87 ss.)

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

ANDRÉ BIÉLER : *Liturgie et Architecture*. Genève, Labor et Fides, 1961, 125 p.

Ce petit livre, fort joliment présenté, se donne pour tâche de fonder théologiquement les problèmes que pose l'architecture des lieux de culte. C'est là une préoccupation légitime et hautement louable : trop souvent, la forme extérieure et l'aménagement intérieur des temples ont été abandonnés au bon plaisir d'architectes n'obéissant qu'à des critères esthétiques plus ou moins au goût du jour, sans égard à la nature et aux exigences du culte qu'on y célèbre. A. Biéler tente de combler une lacune. Mais quels que soient les mérites de son livre, on doit regretter l'étroitesse de la base théologique sur laquelle il construit ses thèses concernant l'architecture religieuse. L'optique est désespérément unilatérale : seule entre en ligne de compte la dimension communautaire du culte chrétien. Je n'aurai garde d'en nier l'importance ; mais lorsque cet aspect de la question est isolé de tous les autres, et qu'il est seul retenu, ou presque, les conclusions ne peuvent être que gauchies et partielles, pour ne pas dire partiales. D'une série de déductions rapides et d'équations massives (tout ce qui n'est pas Parole de Dieu audible est de la « théologie naturelle » ; or, ce qui est « naturel » est païen ou paganisant, donc toute expression visuelle doit être bannie du culte, C.Q.F.D.), l'auteur aboutit à prôner le temple de forme circulaire aux bancs concentriques, avec une table-pupitre au centre. La disposition traditionnelle de la nef et du chœur est condamnée comme sacrale et cléricale. On peut faire observer que ce plan multiséculaire du temple chrétien exprime concrètement la transcendance et la sainteté d'un Dieu auquel on n'accède pas de plain-pied, ce qui est pourtant bien dans la ligne du barthisme intégral que professe l'auteur. C'est aussi un adjuvant à la contemplation et à l'adoration, tenant compte de la nature humaine dans laquelle le sens de la vue est au moins aussi important que celui de l'ouïe. Quant au cléricalisme, que nous sommes unanimes à condamner, il ne dépend pas de la disposition des lieux de culte, mais de la structure du culte lui-même. Le cléricalisme de la Parole, que la Réforme a souvent substitué au cléricalisme du sacrement, fleurit dans le culte monologué, où l'unique officiant choisit seul, selon ses idées ou ses goûts, et les lectures bibliques et les prières et les chants ! Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas dans le temple un chœur-abside et un autel de pierre, face à la communauté, ne fait pas grand-chose à l'affaire ! Le livre d'A. Biéler simplifie aussi terriblement le problème du ministère et des sacrements, qui est tout de même un peu plus complexe que les dilemmes faciles auxquels on le réduit encore trop souvent. L'esquisse de la déviation de l'Eglise ancienne et médiévale par rapport au Nouveau Testament pêche aussi par un manque de sens des nuances : on se croirait revenu au temps de Harnack. — A l'actif de cet opusculé, mentionnons

les renseignements utiles sur les lieux de culte des premiers siècles de l'Eglise et les dix planches de plans d'églises, anciennes ou modernes, qui fixent concrètement les éléments de la discussion. L'insistance sur le caractère communautaire du culte et la critique mordante de notre culte réformé courant, et surtout de la conception que s'en fait le fidèle moyen de nos Eglises, sont parfaitement pertinentes.

RICHARD PAQUIER.

Soziologie der Kirchengemeinde, herausgegeben von D. Goldschmidt, Fr. Greiner und H. Schelsky. Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag, 1960, 256 p. (Soziologische Gegenwartsfragen, Neue Folge.)

Les publications de sociologie religieuse abondent actuellement, et tout ce qui paraît à ce sujet ne vaut pas la peine d'être retenu. L'ouvrage collectif dont nous parlons ici en est digne pour les trois raisons suivantes surtout : D'abord parce qu'il donne un aperçu honnête et solide sur l'état des recherches de sociologie religieuse en Europe occidentale (l'importance de G. LeBras est soulignée comme elle le mérite), aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis d'Amérique. Ensuite parce que, à propos d'enquêtes sur le territoire de l'Allemagne fédérale, il pose des problèmes sérieux de pastorale qui ne concernent pas ce pays seulement : les trop grandes paroisses de ville, la déchristianisation, la « Kerngemeinde » des communiantes et les dangers de repliement ecclésial, le problème des paroisses protestantes dispersées dans des contrées à majorité catholique-romaine (et vice versa), etc. Enfin, parce qu'il rassemble une bibliographie de sociologie religieuse (française, allemande, anglaise, hollandaise, italienne, espagnole) très complète, et qui recouvre les années 1930 à 1958 (p. 239-253). — Mais cet ouvrage se recommande aussi par le choix interconfessionnel de ses collaborateurs : luthériens, réformé, anglicans, catholiques-romains, baptiste, dissident... Ce qui ne va pas sans provoquer quelquefois des conflits de statistique.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

MARC KOHLER : *Artisans et partisans de la Croix*. Collection « La foi et la vie ». Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1961, 173 p. Préface d'Oscar Cullmann.

Les artisans de la Croix, ce sont Judas, Caïphe et Pilate. Les partisans, eux, sont représentés par le « bon larron » crucifié avec Jésus, le centenier et le « disciple bien-aimé ». L'auteur nous en dessine les portraits, renouvelant ainsi, avec style, un genre qui pouvait paraître quelque peu désuet. Disons, sans nous faire prier, que nous avons pris un vif plaisir à lire ces croquis. Le genre est périlleux : il est tentant de compléter les indications fragmentaires des sources évangéliques par des extrapolations plus psychologiques ou romancées que vraiment historiques. Le souci de rendre actuelles ces figures de la Passion peut conduire l'écrivain ou le prédicateur à des transpositions plus habiles que vraies. M. Kohler a su très honnêtement tenir compte de ces difficultés et, la plupart du temps, les dominer — mieux nous semble-t-il dans la seconde partie. Les abondantes notes dont il a fait suivre ces six portraits démontrent le sérieux de son information et permettent la vérification, point par point, de ses hypothèses ou de ses conclusions. — Le chapitre consacré au « disciple bien-aimé » nous a particulièrement intéressé. L'auteur propose d'identifier ce mystérieux personnage à Lazare, suivant en cela l'opinion de quelques rares savants. Hypothèse séduisante, mais, nous semble-t-il, trop fragile, et surtout inutile. L'auteur est obligé d'inventer toute une « histoire de Lazare » (p. 110) et d'y introduire

deux parties, une où Lazare est nommément désigné (Jean 11) et l'autre où — et pourquoi donc ! — Lazare est anonymement présenté comme « le disciple bien-aimé ». Faire reposer cette thèse sur Jean 11 : 11, 36, où Lazare est appelé « l'ami de Jésus » est trop fragile pour enlever la conviction. Il nous semble plus simple et plus juste de ne pas chercher à mettre un nom derrière cet anonymat voulu par l'auteur du quatrième évangile ; voulu parce qu'il devait désigner à la fois un personnage historique et transhistorique, à savoir *le* croyant fidèle, ou mieux, l'Eglise elle-même (comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire d'une manière plus détaillée dans une précédente recension, 1961, p. 189). L'auteur lui-même, après avoir protesté contre cette idée (p. 108), n'écrit-il pas : « Lazare se tient près de la Croix, il y *figure* l'Eglise... » ? (p. 111). — Cette petite discussion n'enlève rien d'ailleurs à la valeur de ce livre qui replace avec beaucoup de précision ces personnages dans leur contexte historique et permet une lecture de la Passion plus concrète, plus émouvante.

ERIC FUCHS.

HANS A. DE BOER : *Chemins d'est et d'ouest*. Espérances et conflits de ce temps. Traduction d'Hélène Alexandre. Avant-propos de W. Lüthi. Genève, Labor et Fides, 1961, 287 p.

« Je voulais prendre contact avec l'homme soviétique. Seul le dialogue conduit à une connaissance mutuelle. Il ne faut surtout pas que nous nous installions dans le ghetto de l'Eglise occidentale. Jésus n'a pas demandé aux hommes de son temps s'ils étaient religieux... il est simplement allé à eux, il a parlé avec eux. Je pense que nous devrions, en tant que chrétiens, nous attacher à cela. Je voulais donc rencontrer des hommes de l'Est, chrétiens et non-chrétiens. Cette rencontre est tout à fait possible » (p. 15). Cet ouvrage décrit ce que furent ces contacts, dont certains, rendus possibles grâce à l'acharnement inébranlable et la faculté peu commune de l'auteur d'aller là où nul n'a pu aller, nous paraissent avoir été d'un très grand intérêt. — Regrettons néanmoins le désordre de ces notes de voyage qui aurait été amusant pendant 50 pages, mais qui devient insupportable étendu sur près de 300 pages : on se perd dans le fouillis de ces anecdotes, de ces renseignements de tout genre, qui donne l'impression que l'auteur a livré à l'éditeur, sans le relire, son livre de bord. Ajoutons que son style — ou celui de sa traductrice — n'arrange rien. — Ceci est d'autant plus fâcheux que ce livre a vraiment par ailleurs de très réelles qualités. Nous pourrions les résumer en disant que l'accent majeur du livre de Boer est celui de la liberté chrétienne, s'inscrivant dans la double direction de la réconciliation et de la démystification lucide. A cet égard il faut citer, comme particulièrement dignes d'intérêt, les pages consacrées à la situation religieuse en Allemagne fédérale. De Boer dénonce courageusement comme un des principaux obstacles à une vraie prédication de la réconciliation, la renaissance en Allemagne occidentale de ce qu'il appelle « le mauvais esprit de servilité et du nazisme ». Il le prouve en citant une série de faits impressionnants (en particulier sur l'influence d'anciens nazis, jusque dans la direction de l'Eglise protestante, la tiédeur de la lutte contre l'antisémitisme renaissant, la mise à l'écart systématique de tous ceux qui sont opposés au militarisme allemand, tels Niemöller, Heinemann...) (p. 251-273). — On le voit, l'auteur ne craint pas d'aborder de face les problèmes les plus actuels de la vie des Eglises chrétiennes d'Occident, car il ne fait aucun doute que ce « mauvais esprit » ne souffle pas qu'en Allemagne. Un livre courageux et — malgré les défauts signalés plus haut — d'un grand intérêt.

ERIC FUCHS.

EUSEBIO COLOMER : *Nikolaus von Kues und Raimund Lull aus Handschriften der Kueser Bibliothek*. Berlin, de Gruyter, 1961, 206 pages. Quellen und Studien zur Geschichte der Philosophie, Band II. HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

L'auteur, Eusebio Colomer, religieux espagnol, a fait ses études en Allemagne et place son travail sous le signe des relations culturelles qui unissent depuis des siècles l'Allemagne et l'Espagne. C'est le professeur P. Wilpert, à Cologne, qui lui a proposé ce sujet de dissertation. Il s'agit d'un ouvrage de recherche pure, bien informé, fondé sur les manuscrits. La place occupée par les livres de Lulle dans la bibliothèque de Nicolas de Cuse, le nombre des ouvrages ou des passages de Lulle copiés ou annotés par Nicolas font deviner une influence du penseur espagnol sur le penseur allemand. L'auteur tente d'éclaircir cette question, au moins dans une certaine mesure. — Il présente d'abord des vues nouvelles sur l'origine du lullisme de Nicolas de Cuse. La tradition serait parisienne plutôt que padouane et l'intermédiaire serait Heimeric van den Velde, le maître de Nicolas à l'Université de Cologne en 1425 et 1426. C'est pourquoi la première partie du présent ouvrage est consacrée à Heimeric. La deuxième partie présente les extraits opérés par le Cusain dans l'œuvre de Lulle et les annotations, et la troisième partie analyse l'influence du penseur espagnol sur Nicolas. L'auteur découvre cette influence dans la doctrine cusaine des rapports de la foi et de l'intelligence, dans la doctrine de Dieu, du monde et du Christ. Le lecteur est convaincu sans doute, mais il ne peut s'empêcher de penser quelquefois que les thèses de Nicolas s'expliquent par le néoplatonisme commun à Lulle et à Nicolas aussi bien que par Lulle lui-même. L'auteur ne démontre peut-être pas assez le privilège de Lulle dans cette transmission à Nicolas de doctrines connues et répandues. Voyez à ce sujet sa conclusion du haut de la page 108. — En appendice, on trouve un texte d'Heimeric van den Velde, les extraits de Lulle conservés dans le manuscrit cusain 83 et d'autres pièces à conviction. Trois index couronnent cet ouvrage d'érudition qui intéresse quiconque veut entreprendre une lecture attentive de Nicolas de Cuse.

FERNAND BRUNNER.

GERHARD KRÜGER : *Critique et morale chez Kant. Philosophie und Moral in der kantischen Kritik*. Traduit par M. Regnier. Préface d'Eric Weil. Paris, Beauchesne et ses fils, 1961, 275 p. Bibliothèque des archives de philosophie. Sixième section. Philosophie moderne IV.

On ne cesse de redécouvrir Kant. Mais il faut commencer par le lire. Or, les lecteurs pressés — ne le sommes-nous pas tous aujourd'hui ? — courent à quelques textes « classiques » et s'empressent d'arracher au grand philosophe des réponses dont il n'aurait guère accepté la paternité. J'entends encore Pierre Thévenaz protester contre l'étiquette de « relativisme » accolée trop souvent à cette doctrine qui eut pour intention première et dernière de renouveler la métaphysique traditionnelle. — Aussi est-ce avec un intérêt sympathique et très vif que nous avons accueilli l'étude de M. Krüger, de ce doux et profond penseur allemand qui anima naguère, d'inoubliable façon, certains entretiens de Royaumont. Fidèlement traduites par M. Regnier, excellemment introduites par M. Eric Weil, ces pages déjà anciennes (1931) s'attachent à restituer un Kant moins conventionnel et plus vrai, non l'auteur d'une *Wissenschaftslehre* que les spécialistes jugeront dépassée, mais celui d'une *Lebenser-*

fahrung fondée sur l'autonomie de la conscience morale, un Kant pour qui la critique ne fut pas une discipline, mais une « éducation » (p. 23). — Toutefois, par le fait d'une équivoque dont le philosophe, resté malgré lui prisonnier de Newton et de l'*Aufklärung*, demeure partiellement responsable, un malentendu a surgi très tôt, et l'influence exercée par Kant a été à l'opposé de son intention (p. 23). Et si, de nos jours, le renouveau des préoccupations métaphysiques a attiré l'attention sur le problème central posé par l'auteur des trois *Critiques*, toute ambiguïté n'est pas surmontée. Ainsi M. Heidegger, auquel se réfère M. Krüger, a bien montré que la problématique kantienne gravite autour de l'idée de finitude, mais il a eu le tort d'interpréter cette dernière dans le sens de la temporalité et non dans celui de la moralité. — Cette étude, dense et parfois difficile, s'achève sur une conclusion qui relie Kant — « notre plus ancien contemporain philosophique » (p. 27) — à Socrate, Platon et saint Augustin. Si la tradition a été fortement ébranlée par lui, c'est qu'il était engagé en elle. En proclamant l'autonomie morale de l'homme, il rejoint la « conscientia coram Deo » d'Augustin. Certes, il reste un homme de son temps, mais le problème qu'il a posé « dans une intention pratique » est un problème « absolument actuel ».

RENÉ SCHAEERER.

ANDRÉ NEHER : *L'existence juive. Solitude et affrontements*. Paris, Le Seuil, 1962, 285 p.

Il s'agit d'un recueil d'études séparées, si bien que le recenseur est contraint à un choix : il ne saurait rendre compte de toute la richesse en extension et en compréhension de cet ouvrage. — Parmi les textes consacrés à l'étude de la pensée juive, relevons quelques pages. Les analyses de *Cain et Abel*, de *Saül*, de *Job* sont admirables de finesse et de clarté ; elles visent toutes à faire ressortir les conditionnements *éthiques* des situations et des personnages, en même temps qu'elles font apparaître, dans la lettre du texte, des structures « essentielles » (et j'emploie ce mot ici dans son sens phénoménologique). — Le texte intitulé *Transcendance et immanence*, lequel est du reste, nous dit l'auteur, le plus ancien en date, pose remarquablement bien les rapports entre le Juif et la Bible, mais use peut-être d'un langage encore marqué par la métaphysique occidentale, française surtout. — Les deux dernières parties de l'ouvrage quittent les territoires de l'exégèse pour aborder ceux de l'actualité politique. Rien de plus impressionnant que le texte consacré au problème du judaïsme dans l'Allemagne actuelle ; certes, chacun a « su », après la guerre, combien les Juifs ont souffert, mais qui, aujourd'hui, et en Allemagne surtout, le sait encore, et surtout agit en n'oubliant pas ? Cette permanence, larvée, insidieuse, blanchie par une fausse bonne conscience, de l'*antisémitisme*, doit, après tout ce qui s'est passé, non seulement faire réfléchir, mais amener à agir l'homme de culture. De très bonnes pages de l'auteur ont montré quelle est la situation actuelle du Juif face au chrétien ; il faudrait aussi que le christianisme prenne sur lui de se situer face au monde juif.

J.-CLAUDE FIGUET.

ROBERT C. TUCKER : *Philosophy and Myth in Karl Marx*. Cambridge University Press, 1961, 243 p.

L'achèvement de la publication des œuvres de jeunesse de Marx, à la fin de la dernière guerre, a provoqué dans les pays occidentaux un renouveau de la marxologie qui se manifeste encore à l'heure actuelle. Aux études récentes de Holstein, Calvez, Garaudy, Bigo ou Aron vient s'ajouter le présent ouvrage. —

Sur la base des « Manuscrits économiques et philosophiques de 1844 », l'auteur décrit l'évolution de la pensée de Marx en insistant sur l'extrême cohérence de la démarche qui mène de Kant à Hegel, à Feuerbach et au Manifeste communiste. Il n'y a pas pour M. Tucker de solution de continuité entre la doctrine de l'aliénation de l'homme telle que la présentent les œuvres de jeunesse et la doctrine du Manifeste ou du Capital. Le développement ultérieur de la pensée de Marx se trouve préfiguré dans les Manuscrits et s'explique par la transformation progressive de la vision philosophique en vision mythique. Le conflit intérieur qui déchire l'homme par suite de son aliénation s'objective dans la lutte des classes ; le Capital marque le stade ultime de l'évolution : dans l'opposition du « Kapitalmensch » au « Gesamtarbeiter », la philosophie atteint au mythe. — M. Tucker examine les thèses essentielles de la doctrine de Marx dans une perspective nouvelle. Son analyse est objective et son interprétation originale si ce n'est toujours absolument convaincante. W. SCHILTKNECHT.

Comprendre. Revue de politique de la culture. Venise, Société européenne de culture, 1962. N° 23-24.

Nous saisissons l'occasion d'un numéro particulièrement intéressant pour signaler à nouveau à nos lecteurs cette *Revue*, ainsi que la *Société européenne de culture* dont elle est l'organe. — Cette *Société* se propose de promouvoir en Europe (elle se double de groupements locaux, dont l'un en Suisse romande) une « politique de la culture ». Par quoi il faut entendre que les hommes de culture, les intellectuels de manière générale qui, jusqu'alors, pouvaient hésiter entre deux attitudes opposées : la tour d'ivoire d'une part et l'« engagement » d'autre part, se voient offrir maintenant une troisième possibilité : la politique de la culture, destinée à dialectiser l'antagonisme de la politique tout court et de la culture séparée de toute incidence politico-sociale. Concrètement, cette *Société* repose sur le fait que l'antagonisme « Est-Ouest », pour ne parler que de lui, est essentiellement un antagonisme politique qui cache, sur de certains points, une unité culturelle. Que le politique « cache » ainsi le culturel est un malheur, qui peut conduire à la guerre ; mais il ne faut pas s'illusionner non plus et croire que l'appel à la « culture » suffise à assurer l'unité de la culture. Sur de certains points, dira la *SEC*, l'unité culturelle est réelle, sur d'autres elle n'est que possible, sur d'autres enfin, peut-être, impossible : à l'expérience de le dire. Et cette expérience consiste en un dialogue. On m'objectera : « Voilà près de quinze ans qu'on nous rebat les oreilles avec cette idée de « dialogue »... » — Peut-être, mais nous avons trop tendance communément à entendre parler de dialogue (au risque d'en être lassé) au lieu de nous mettre une bonne fois à dialoguer véritablement. Le dialogue véritable, en effet, n'est pas une idée qu'on expose, mais une réalité vécue concrètement. — Je relève dans ce numéro une contribution exceptionnelle de Julian Marias, le professeur et l'éditeur de Madrid, consacrée à la *guerre*. Il est difficile, sur un sujet aussi général et traité dans toute sa généralité, de dire davantage de choses intelligentes en si peu de place. L'auteur relève tout d'abord que le caractère effroyable des armes atomiques rend aujourd'hui la guerre « impossible », mais que justement ce fait est loin d'être tranquilisant, car la guerre à laquelle on songe malgré soi ne pourra plus être une guerre au sens ordinaire du terme : « On compte sur la guerre, dit l'auteur, mais on ne dispose plus d'elle » (p. 39). La guerre cesse alors d'être une réalité (éventuelle) pour devenir un cauchemar ; elle n'a plus de valeur historique, et par-dessus tout, elle paralyse toute politique, tout effort d'imagination sociologique, économique ou éthique : comme plus personne ne *veut* la guerre, mais

que chacun veut *pouvoir* faire la guerre (au cas où..., et cette hypothétique est toujours pensée au mode irréel), la guerre devient presque un *mythe* contre lequel nous sommes désarmés. La solution, pour l'auteur, consiste en un retour au *sociologique* : non pas à la sociologie comme science, mais à une vision sociale du problème ; car l'auteur remarque fort justement que « de 1500 à hier, on aurait répondu sans hésiter que ce sont les *nations* qui ont fait les guerres » (p. 41) ; mais aujourd'hui ce n'est plus aussi clair : les nations ne fonctionnent plus comme telles, et elles n'ont certainement pas encore appris à fonctionner d'une autre façon. La tâche la plus urgente de notre temps n'est donc pas de trouver à ce problème dramatique une solution dramatique, mais « d'élaborer dans le calme une théorie adéquate de la société et de l'histoire » (p. 42). La grande tâche de notre temps, celle qui peut faire fuir le danger de la guerre, dit en conclusion Julian Marias, consiste d'abord à rendre perméable le rideau de fer ; et cela n'est possible, dit-il, qu'à force de sociologie.

J.-CLAUDE FIGUET.

PHILOSOPHIE FRANÇOIS BONSACK : *Information, thermodynamique, vie et pensée*.
 CONTEMPORAINES Paris, Gauthier-Villars, 1961. Collection : Information et cybernétique.

En ces quelques lignes, il est difficile de donner une idée de cette thèse de philosophie présentée à Genève et dont le titre annonce le nombre de questions qui vont se présenter à l'esprit du lecteur. Justifier une appréciation est donc exclu. *L'information* est un sujet relativement nouveau, parmi nos philosophes du moins, et qui exige de celui qui veut y pénétrer une certaine habitude dans l'application du calcul des probabilités. Par contre, le sujet n'est pas nouveau pour l'auteur qui, en 1956 déjà, participait activement au premier symposium réuni à Zurich par M. F. Gonseth sur : « Le robot peut-il servir à la connaissance de l'homme ? » L'accès au nouveau domaine est facilité par des exemples numériques, d'abord très simples et qui, progressivement, illustrent des questions plus complexes. La parenté de ces problèmes avec la thermodynamique et les notions d'entropie, de réversibilité et de ce que Helmholtz a nommé l'énergie libre est mise en évidence et elle s'éclaire par l'introduction, due à M. Bonsack, de deux notions en quelque sorte complémentaires : la variabilité et la spécificité. On peut, à leur propos, énoncer un théorème semblable à celui de Carnot-Clausius : « Un système abandonné à lui-même évolue vers des états de moins en moins spécifiques » (p. 84). Tout cela paraîtra bien technique à un lecteur de la Revue, mais voici que, en s'arrêtant aux difficultés rencontrées, qu'elles soient inhérentes aux problèmes ou aux solutions qui lui ont été données, entre autres par Brillouin, la réflexion de l'auteur découvre des perspectives inattendues, la plupart du temps d'ordre vraiment philosophique : la matière et la forme, les conséquences cosmologiques du principe de Carnot, l'ordre et la valeur, le prix de l'ordre, le déterminisme et la réversibilité, le finalisme et la biologie, la nature de la création originale en art et en science, etc. De sorte que, par la logique interne de sa réflexion persévérante, l'auteur est amené à terminer son étude par une analyse de ce qu'il appelle « l'innovation intellectuelle » et où se confrontent les notions de hasard, de sélection, de reproduction et de reproduction variée. — Voilà comment un problème en somme technique, par l'honnêteté de l'auteur qui l'empêche de cacher les vraies difficultés du sujet, ouvre la porte à des problèmes fondamentaux en philosophie et qui se trouvent traités d'une façon souvent fort originale.

S. GAGNEBIN.

JEAN STAROBINSKI : *L'œil vivant*. Essai. Paris, collection « Le Chemin ». Gallimard, 1961, 262 p.

Que devient la conscience quand elle se fait œil sur l'univers ? Bien plus qu'elle ne constate, elle cherche, elle scrute, elle désire. Entre le regard qui guette et la proie visée se joue une aventure pleine de risques, car la présence qui se révèle n'est que l'aspect visible du caché qui se dérobe. De là, cette velléité magique qui accompagne chacun de nos coups d'œil : découvrir ce qui est couvert, saisir ce qui échappe. « De tous les sens, la vue est celui que l'impatience commande de la façon la plus manifeste » (p. 13). Voir est moins un état de paix satisfaite qu'une poussée inassouvie. Encore si mon regard était seul au monde ! Mille autres regards convergent sur lui. Il n'y a pas de conscience fascinante qui ne soit fascinée, convoitante qui ne soit convoitée. — Devenir tout regard, « œil vivant », cette ambition que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* prête à M. de Wolmar, nul ne l'éprouva plus fortement que lui-même. On ne s'étonne pas que M. Starobinski, qui a consacré à Rousseau l'un des meilleurs ouvrages de la critique contemporaine, ait accordé à cet écrivain la place d'honneur au centre de son livre. Mais on admire qu'il ait trouvé tant de choses nouvelles à dire sur l'exhibitionnisme, le narcissisme, la transparence voulue et l'innocence rêvée de Jean-Jacques, le voyageur vu. — Trois autres études sont consacrées à Corneille, Racine et Stendhal. Le héros cornélien commence par subir un éblouissement ; mais il se ressaisit bien vite pour s'offrir isolé, triomphant, resplendissant aux regards du monde ébloui. Chez Racine, l'œil de la raison cède à l'aveuglement de la passion, et le retour d'une lucidité tardive ne fait que manifester à l'homme son impuissance à sortir de l'abîme des ténèbres, où il s'enfonce sous le regard des dieux établis dans un ciel de lumière. Ici, « l'acte de voir comporte un échec fondamental » (p. 86). — Sensible, comme Rousseau, à la réprobation du regard d'autrui, Stendhal répond par la contre-offensive du masque : il se fait autre, il multiplie et varie ses visages. Mais il entend surtout s'imposer par la fascination. Hélas, cette volonté se heurte aux résistances d'une société hypocrite. Il demande alors à la littérature de lui assurer, dans l'avenir, par l'entremise de quelques héros, la domination souhaitée. — Ce livre prend naturellement sa place à côté des remarquables études de Georges Poulet sur le temps et la distance, de Marcel Raymond sur Valéry, Rimbaud, Rousseau. Serait-ce hors de France que la critique littéraire trouverait aujourd'hui ses représentants les plus qualifiés ? La réussite exigeait ici tant de doigté, de finesse, de pénétration que nous n'osons souhaiter que M. Starobinski fasse école. Mais, en face d'une telle maîtrise, on ne peut qu'applaudir.

RENÉ SCHAEERER.

SØREN HOLM : *Religionsphilosophie*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1960.

L'ouvrage du penseur danois, qui nous est aujourd'hui offert dans sa version allemande, est le fruit d'une longue réflexion sur le caractère propre de la religion et sa place dans la vie de l'esprit. M. Holm voit dans la philosophie de la religion une discipline strictement philosophique, et n'entend ni en faire une introduction à la dogmatique, ni une apologétique chrétienne. Toutefois il ne peut, dans sa recherche, faire abstraction de sa position personnelle de croyant. — L'étude du problème religieux n'a d'intérêt que pour qui se refuse à admettre le nonsens et l'absurdité de la vie. Sans examiner longuement l'histoire des religions M. Holm oppose le christianisme au bouddhisme, pour dégager la supériorité d'une religion qui entend conférer une signification positive au monde, à la vie, à la culture par laquelle l'esprit s'efforce de dépasser la nature. — Après avoir

défini la place de la philosophie de la religion dans l'ensemble du système philosophique, Holm dégage l'a priori religieux, fondement de toutes les valeurs, de toutes les normes idéales du vrai, du beau et du bon, le concept de Dieu. Il envisage, sans leur attribuer une vertu démonstrative, les preuves classiques de l'existence de Dieu, pour préciser ensuite les rapports de la religion avec les activités autonomes de la science, de la morale et de l'art. — Quant aux formes et aux modes d'expression de la religion, Holm s'attache moins à l'étude des cultes et des rites qu'à celle du langage religieux : le symbole et le mythe. Il combat les définitions trop étroites du lieu psychologique de la religion ; celle-ci intéresse l'esprit dans sa totalité, et non seulement telle faculté particulière : intellect, sentiment ou volonté. — Ni le panthéisme, ni le mysticisme qui tend à nier la distance entre l'homme et Dieu, n'assurent à la religion sa vraie fonction. La foi biblique au Dieu vivant nous fournit, elle, les symboles approximatifs les plus précieux : le Seigneur, le Père. Le philosophe peut garder en les interprétant dans un sens très spiritualiste et très large les notions d'inspiration, de révélation, d'incarnation. S'il reconnaît en Jésus un messenger unique de Dieu, M. Holm croit au caractère perfectible et ouvert du christianisme plutôt qu'à son absoluté. Face au monde et au problème du mal, M. Holm récuse toute théodicée théorique et se borne à distinguer du mal moral (das Böse) l'élément « démoniaque » présent dans la création. — Cet aperçu sommaire suffit à dire la richesse d'un ouvrage où sont étudiés successivement les thèmes essentiels d'une philosophie de la religion. Nous devons nous borner à présenter quelques réflexions sur la position fondamentale de l'auteur.

* * *

Les premières démarches de M. Holm tendent à démontrer la nécessité d'ancrer les valeurs dans l'absolu. L'a priori religieux fonde tous les autres a priori, de la connaissance, de l'éthique, de l'esthétique. Le rapport que nous établissons avec les valeurs, que nous constatons sans les avoir créées, est un rapport religieux de dépendance. La religion est donc donnée première, antérieure à toute autre activité de l'esprit, comme l'a affirmé Schleiermacher (dans son *Ethique* comme dans ses *Discours*). Maint penseur français contemporain (Lavelle, Le Senne, Miéville, etc.) ont eux aussi présenté une pensée qui rattache à Dieu toutes les normes dont l'appel domine le développement de la culture humaine. Nous admettons volontiers le caractère précaire et menacé d'une culture sécularisée, coupée de tout lien avec la religion, laquelle est propre d'une part à promouvoir la culture, de l'autre à exercer sur elle une critique salutaire. Est-il cependant établi que l'art, la morale, la science soient incapables de se constituer valablement en dehors de la religion ? Et celle-ci doit-elle être avant tout définie par sa fonction « culturelle », comme tenta de le faire jadis, avec pénétration, un Eucken ?

Est-il facile d'associer à une théorie de l'a priori religieux la pensée d'une révélation ? H. Scholz l'a contesté jadis, à bon droit semble-t-il. Sans souscrire au radicalisme de l'opposition pascalienne entre le Dieu des philosophes et celui des chrétiens, nous avons peine à comprendre la transition proposée par M. Holm entre les deux notions de Dieu auxquelles s'attache le philosophe d'une part, le croyant de l'autre. Pour le philosophe, Dieu est inconnaissable ; nous ne parlons de lui qu'en symboles approximatifs, et lui attribuons la réalité plutôt que l'existence (ainsi s'exprimait aussi Lagneau). Holm dit et répète que la religion n'a pas de contenu propre. Elle est le fondement d'où la morale, la science et l'art tirent leur validité. Mais lorsque Holm se tourne vers l'histoire, vrai lieu

de la révélation divine, il salue en Jésus l'être en qui Dieu manifesta, sous un mode unique, sa volonté à notre égard, se définissant en lui Dieu de l'amour et du pardon. Certes notre auteur reste agnostique sur les questions de l'origine et de la fin, n'admettant pas plus la conception sémitique du temps et de l'histoire que la conception cyclique des Grecs. C'est par un acte de foi, tout personnel, que le croyant attribue une valeur intemporelle au Christ, posant d'un même coup la réalité et la portée décisive du message de l'Évangile. — Mais désormais, dirons-nous, le chrétien qui a découvert le Dieu vivant, objet offert à son adoration, ne va-t-il pas connaître un effort spirituel, une vie de prière, qui réintègrera certains éléments de ce mysticisme que M. Holm a par ailleurs condamné avec sévérité ? — Le passage du Dieu principe abstrait de la valeur au Dieu de la religion concrète ne s'opère que par un saut, par une rupture. A nos yeux, la philosophie de la religion doit tout d'abord montrer comment la religion, donnée irréductible de la vie de l'Esprit, réclame la réalité de son objet. Elle cherchera à définir simultanément la religion et Dieu. — Ce Dieu, révélé à l'âme à travers des impressions et des expériences décisives, apparaîtra au chrétien philosophe comme la source adorable de toute valeur et de tout idéal. Mais s'il est, pour qui a rencontré le Dieu révélé, une synthèse possible entre ce Dieu et celui des philosophes, défini comme valeur absolue, nous voyons mal, même après la lecture de M. Holm, comment une démarche purement logique peut établir le passage nécessaire d'un absolu inconnaissable au Dieu qui nous a dit son amour, et a prononcé à notre égard la parole qui nous fait vivre, nous régénère et nous sauve.

AUGUSTE LEMAITRE.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

FRANCISZEK SOKOŁOWSKI : *Lois sacrées de l'Asie-Mineure*. Paris, de Boccard, 1955, 215 p. Publications de l'École française d'Athènes.

Le texte grec de quatre-vingt-huit inscriptions, la plupart datant des trois derniers siècles avant J.C. La publication de chaque inscription est précédée d'une bibliographie et suivie d'un commentaire. Il n'y a pas de traduction, mais le tout est assorti de deux appendices et de trois index des notions grecques et des matières traitées. Nous avons ici une source inestimable et presque inépuisable alimentant de manière bienvenue notre connaissance du climat religieux en Asie-Mineure à l'époque hellénistique. C'est par exemple une excellente toile de fond pour les voyages de l'apôtre Paul.

FRITHJOF SCHUON : *Comprendre l'Islam*. Paris, Gallimard, 1961, 217 p.

« Ce que nous avons en vue, dans ce livre comme dans les précédents, c'est en fin de compte la *scientia sacra* ou la *philosophia perennis*, la gnose universelle qui a toujours été et qui sera toujours » (Avant-propos). Les quatre chapitres du livre — l'Islam, le Koran, le Prophète, le Soufisme — ne présentent donc pas le phénomène musulman en soi, mais en tant que manifestation d'une gnose transcendante qui constitue l'unité profonde de toutes les religions. Les faits, généralement exacts, sont interprétés notamment à la lumière des religions et des philosophies de l'Inde.

H. RINGGREN et O. V. STRÖM : *Les religions du monde*. Paris, Payot, 1960, 462 p. Traduit de l'allemand par René Jouan.

La version allemande de ce livre a été signalée aux lecteurs de cette revue par Pierre Gander (RThPh III/9, 1959, p. 254). Il s'agit d'une véritable encyclopédie de l'histoire des religions, mise au point par deux remarquables représentants de l'école suédoise.

HENRI SÉROUYA : *Les Esséniens*. Paris, Calmann-Lévy, 1959, 244 p.

Livre dépourvu de toute valeur scientifique. L'auteur cite les textes de Philon et de Josèphe relatifs aux Esséniens, estime que cette communauté est de nature essentiellement juive, fait rapidement et de manière extraordinairement confuse l'historique des recherches qumraniennes, affirme que la secte de Qumran n'est pas identique aux Esséniens, mais que ces derniers en revanche ont eu une influence profonde sur le christianisme. — Philon et Josèphe sont datés du premier siècle avant J.-C. (!) (p. 197).

RUDOLF MEYER : *Hebräisches Textbuch zu G. Beer - R. Meyer, Hebräische Grammatik*. Berlin, Walter de Gruyter, 1960, 170 p. Sammlung Göschen, 769/769a.

Le professeur Meyer a publié dans la même collection de livres de poche (nos 763/763a et 764/764a) une *Hebräische Grammatik* qui a le mérite d'être la plus moderne et la plus scientifique de toutes les grammaires hébraïques existant à l'heure actuelle. Or, voici un *Übungsbuch* contenant trente-cinq textes qui permettront à l'étudiant de prendre contact avec la riche littérature hébraïque. Les textes sont divisés en six groupes : quatre textes avec transcription en caractères latins, dix textes en vocalisation tibérienne (c'est-à-dire avec les signes de voyelles usuels), huit textes sans vocalisation, quatre textes en vocalisation non-tibérienne, cinq textes littéraires extra-bibliques, et quatre inscriptions. D'abondantes notes grammaticales, ainsi qu'un vocabulaire de cinquante pages seront une aide précieuse à l'hébraïsant débutant. Le petit volume est vivement recommandé aux personnes désireuses de renouveler ou d'approfondir leur connaissance de la langue sacrée.

A. E. RÜTHY : *Probleme der Bibelübersetzung*. Bern, Paul Haupt, 1959, 26 p. Berner Rektoratsreden.

On sait qu'il est impossible de traduire la Bible. Sinon, on peut s'en convaincre en lisant la Rektoratsrede du professeur d'Ancien Testament à la Faculté de théologie vieille-catholique de Berne. L'auteur y traite des obstacles auxquels se heurte le traducteur de langue allemande. Ce qu'il en dit vaut mutatis mutandis pour la traduction en français. Ici, les problèmes sont encore plus subtils, vu le caractère plus rigide de la langue française.

CARLO SUARÈS : *La Kabale des Kabales : La Genèse d'après la tradition ontologique*. Paris, Adyar, 1962, 87 p.

Un ouvrage déconcertant. L'auteur prétend parler au nom d'une anonyme « tradition ontologique », ou de la « Tradition » tout court (astuce très à la mode). Il possède effectivement quelques connaissances d'un certain courant de la mystique juive, notamment des méthodes de la guématrie, c'est-à-dire de la spéculation sur la valeur numérique des lettres hébraïques. Il nous propose une interprétation « mystique » (d'un mysticisme athée) de Gen. 1-5 qui, par-ci par-là, présente un certain intérêt. D'autre part, le texte est souvent rédigé dans un charabia tellement ésotérique ou spécieux qu'on doute parfois des intentions de l'auteur.

Michée, Sophonie, Joël, Nahoum, Habacqouq. Texte français par JEAN STEINMANN, introduction et commentaires par l'abbé HANON. Bruges, Desclée de Brouwer, 1962, 118 p., 43 illustrations. Connaître la Bible.

Cette traduction incisive et personnelle due aux soins experts de Jean Steinmann s'appuie volontiers, le cas échéant, sur des conjectures critiques relatives au texte hébreu (sans les signaler), et elle accepte aussi des modifications dans l'arrangement des péripécies. Les introductions et les commentaires sont, eux aussi, basés sur les résultats de l'exégèse historique ; ils sont très précis, souvent utiles, malgré certaines lacunes notamment dans le livre de Michée. Les nombreuses illustrations, choisies avec adresse, non seulement agrémentent les textes, mais les complètent de manière très suggestive. Enfin, un judicieux questionnaire permet au lecteur attentif de se rendre compte lui-même des connaissances acquises. Un volume qu'on aimerait trouver dans les mains des étudiants en théologie aussi bien que des prédicateurs, catéchètes, animateurs d'études bibliques, et des laïcs intéressés.

ALBERT CARACO : *Plaidoyer pour les indéfendables.* Apologie d'Israël. Paris, Fischbacher, 1957, 202 p.

La lecture de ce livre aux aspirations — et aux qualités — littéraires exige du temps, beaucoup de temps. L'« apologie » semble culminer dans l'appel adressé aux Juifs d'accepter le Christ et d'assumer ainsi leur vocation au sein de l'humanité : vocation eschatologique, précipitant l'accomplissement de ce monde. Intention très louable certes, mais réalisée dans un style très tortueux. Voici un extrait : « Je sais pour Lui (Jésus) le fonds de votre haine, à quoi vous vous immolerez vous ruant dans les flammes, et d'autres iront à Jésus par indolence ou félonie. Et moi je vous le dis : l'on aime en vous ce que vous n'êtes plus, jamais ce que vous êtes et si l'on vous épargne, à qui l'aurez-vous dû, mes frères ? A qui, je le demande ? A ce Jésus que nos silences désavouent » (p. 156).

HANS VON CAMPENHAUSEN : *Lateinische Kirchenväter.* Stuttgart, W. Kohlhammer, 1960, 256 p. Urban Bücher, Die wissenschaftliche Taschenbuchreihe, 50.

Voici encore un ouvrage de synthèse, rédigé par un maître, à l'usage du public cultivé. Ces « Pères latins » font suite aux « Griechische Kirchenväter » du même auteur dans la même collection (*R. Th. et Ph.* 1957, p. 134). Plus long, et d'une impression plus serrée (trop même), ce livre de poche témoigne des mêmes qualités : portraits vivants et nuancés, perspectives et comparaisons éclairantes. Un bref parallèle entre les Pères grecs et les latins, introduit la présentation de Tertullien, Cyprien, Lactance, Ambroise, Jérôme, Augustin et Boèce.

BRUNO H. VANDENBERGHE, O.P. : *Saint Jean Chrysostome et la Parole de Dieu.* Paris, Ed. du Cerf, 1961, 232 p., 6 pl., 1 carte.

Ce beau livre n'apporte pas de recherches nouvelles, sa construction est parfois lâche et sa rédaction rapide, mais il est bien informé et apporte de belles citations, bien choisies et liées. Chrysostome à l'écoute de la Parole, porteur de cette parole et crucifié pour elle et par elle, telles sont les trois parties de l'ouvrage, qui contiennent de beaux chapitres et indiquent une perspective éclairante. Celle-ci est malheureusement quelquefois cachée par des développements biographiques superflus et par un manque de rigueur dans le plan. Mais cet essai montre bien combien la Parole de Dieu est le centre unificateur de la vie et de l'œuvre de Jean. Six illustrations commentées à la fin, des indications bibliographiques et quelques tables historiques complètent cette utile introduction au prédicateur, au réformateur, au confesseur qui parle encore aujourd'hui.

JEAN-CLAUDE GUY : *Jean Cassien. Vie et doctrine spirituelle*. Paris, P. Lethielleux, 1961, 140 p. Collection « Théologie pastorale et Spiritualité, recherches et synthèses », IX.

Ce bref, mais excellent précis paraît dans une collection qui porte bien son titre et compte déjà des volumes suggestifs recensés ici (*R. Th. Ph.* 1961, p. 91, 277 et 301). Celui-ci résume en vingt pages les étapes de la vie et les trois œuvres de Cassien. Puis c'est une perspective générale de sa doctrine spirituelle : elle ne prétend pas au résumé, mais elle dégage la signification, la place et le caractère des principaux éléments de cette spiritualité. Une seconde partie (75 p.), à laquelle la première renvoie constamment, comprend seize textes importants dans une traduction nouvelle. Deux appendices sont consacrés au semi-pélagianisme et à une bibliographie.

The Liturgy in English. Edited by Bernard Wigan, London, Oxford University Press, 1962, 250 p.

Cet ouvrage contient une collection scientifique de textes liturgiques anglais. Dans une première partie, on trouvera quinze liturgies eucharistiques anglicanes, allant de la première de 1549 à celle de 1928 (refusée par le Parlement anglais), en passant par celles des provinces anglicanes des Etats-Unis, du Canada, d'Afrique, d'Asie, etc. Elles seront utiles non seulement aux historiens du culte, mais encore à ceux qui désirent approfondir leur connaissance de l'anglicanisme, de son unité et de ses diversités. La seconde partie comprend les quatre textes suivants : le *directory* sur le culte promulgué du temps de Cromwell, la première des cinq variantes que le *Book of Common Order* de l'Eglise d'Ecosse donne de la liturgie de la Cène (1940), une liturgie de communion congrégationaliste et la liturgie eucharistique de l'Eglise de l'Inde du Sud.

Le Baptême d'après les Pères de l'Eglise. Textes choisis et présentés par A. Hamman. Paris, Bernard Grasset, 1962, 302 p.

Les spécialistes des Pères auront peut-être quelque peine à faire une entière confiance *scientifique* à l'ouvrage dont nous parlons. Il n'empêche qu'il contribuera certainement à ranimer la conscience baptismale des pasteurs et des laïcs, et c'est déjà beaucoup. — Les textes rassemblés vont du *de baptismo* de Tertulien à une lettre de Léon le Grand aux évêques de Sicile pour les persuader d'aligner leur pratique baptismale sur celle de Rome. On y trouve des lettres de Cyprien, d'Augustin, des sermons des trois grands Cappadociens, de Jean Chrysostome, d'Augustin, etc. En revanche, on n'y trouve malheureusement pas de textes liturgiques. Les rites baptismaux sont cependant présentés dans une bonne introduction du P. Hamman qui situe aussi brièvement et sobrement chaque texte qu'il publie.

JEAN RILLIET : *Le pasteur et son métier*. Préface de Marc Bœgner. Paris, Arthème Fayard, 1961, 180 p.

Sous ce titre, qui appelle d'emblée l'attention, l'auteur s'applique à peindre aussi exactement que possible « les heurs et les malheurs » du ministère pastoral. Il le fait de façon vivante ; si bien que, une fois la lecture de l'ouvrage commencée, on ne peut pas facilement l'abandonner. Que de sujets abordés dans ce petit livre : l'étudiant en théologie, le berger du troupeau, les tentations du pasteur, pasteurs de romans, la famille pastorale, l'entretien fidèle avec le Christ... A l'heure actuelle, on doit être particulièrement reconnaissant à M. Rilliet de rappeler l'importance capitale des visites, du contact entre pasteurs et paroissiens. Il y a beaucoup à recevoir de la méditation de chacune de ces pages.

PAUL TOURNIER : *Les saisons de la vie*. Genève, Labor et Fides, 1961, 57 p.

Dans cette brochure, on trouve la même tonalité spirituelle que dans les autres écrits du médecin genevois. Six brefs chapitres : Les saisons de notre vie. De l'enfant à l'adulte. Christianisme oppressif ou libérateur ? Accomplir sa vie. De l'été à l'automne de la vie. Le sens de notre vie. — Il y aurait des observations précieuses à tirer de chacun d'eux. Du troisième tout spécialement. L'auteur y souligne la déviation grave qui marque très souvent notre attitude « chrétienne » : se garder de tout ce qui est défendu, ... alors que la religion de la Bible, celle du Christ, consiste à rechercher avec passion Dieu et sa grâce. Ces pages aideront plusieurs à ne pas manquer « la plus grande aventure possible » : la vie avec Dieu.

H. H. BERGER : *Ousia in de Dialogen van Plato*. Een terminologisch Onderzoek. Leiden, Brill, 1961, 326 p.

Deux résumés, l'un en anglais, l'autre en allemand (on regrette l'absence d'un résumé en français) permettent à un plus grand nombre de lecteurs de suivre l'essentiel de l'argumentation de M. Berger qui étudie la signification du terme d'*ousia* à travers tous les dialogues platoniciens. Les diverses acceptions de ce terme dépendent étroitement de celui d'*être identique avec soi-même* qui est le sens original de *ousia* pour Platon. Son étude permet à l'auteur de prendre position contre Vlastos, reprochant à Platon dans le *Third Man* de ne connaître qu'une seule signification au terme d'être : en effet, l'être complètement identique avec soi-même (*ousia*) doit se distinguer de l'être par participation.

MALEBRANCHE : *Lumière et mouvement de l'esprit*. Textes choisis. Paris, Presses universitaires de France, collection « Les grands textes », 1962, 252 p.

Ces textes sont groupés sous quatre chefs : la nature humaine, les facultés de l'âme, la connaissance, la volonté. Une table des matières très détaillée et un abondant index des sujets traités facilite la consultation de ces extraits, qui nous paraissent fort judicieusement choisis dans les œuvres maîtresses du grand métaphysicien. Cette petite somme en raccourci rendra service.

LEIBNIZ : *Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Textes choisis. Paris, Presses Universitaires de France, collection « Les grands textes », 1961, 278 p.

Leibniz avait rédigé son grand ouvrage en réponse à l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke, lorsqu'il apprit le décès du philosophe anglais. Cette nouvelle, écrit-il, lui ôta l'envie de publier son livre et celui-ci ne parut que cinquante ans après sa mort. On sait que les thèses de Locke sont mises au compte d'un personnage fictif nommé Philalèthe, Leibniz prenant lui-même, pour exprimer les siennes, le nom de Théophile. L'auteur du présent choix a judicieusement retenu de préférence les répliques de Théophile. Un *Index* des matières complète cette petite édition fort bien venue.

MICHEL ALEXANDRE : *Lecture de Kant*. Textes rassemblés et annotés par Gérard Granel. Paris, Presses Universitaires de France, 1961. Collection Epiméthée, 245 p.

Il s'agit ici de cours et de fragments de cours tenus dans les lycées parisiens par ce professeur de type « socratique », à l'instar d'Alain. La lecture de cet ouvrage est intéressante, mais il faut déplorer la présentation : imprimer des notes de cours prises par les élèves constitue certes une manière d'être fidèle à un enseignement, mais ce n'est pas une manière qui est nécessairement agréable au lecteur de l'ouvrage.

SWAMI NITYABODHĀNANDA : *Queste du Sacré*. Paris, La Colombe, 1962, 145 p., « Investigations », 18.

Membre de l'ordre de Rāmākṛishna, l'auteur propose, dans le dix-huitième volume de la collection « Investigations » consacrée à la « recherche de la Vérité », une « quête » d'une certitude spirituelle, par la connaissance des cultes, de la philosophie bouddhiste et de la métaphysique hindouiste, comme de l'exemple des maîtres, Gandhi, Maharshi, Shri Aurobindo, etc.

EUGÈNE DUPRÉEL : *La consistance et la probabilité constructive*. Bruxelles, 1961. Académie royale de Belgique, « Mémoires », LV, 2, 37 pages.

L'auteur propose de ramener l'opposition des contraires en ontologie et en métaphysique à des concepts « capables de ne s'opposer à aucune relativité ». La principale notion mise à jour dans cet ordre est le concept de *consistance*. — Ce concept exclut qu'on recoure à l'idée ordinaire de causalité, et l'auteur y substitue le concept de *probabilité constructive*, concept dynamique créant la consistance dans la durée. — Ces deux concepts sont la charnière d'une philosophie que son auteur définit comme un *rationalisme pluraliste*.

JEAN GUITTON : *Justification du temps*. Paris, Presses Universitaires de France, 1961. « Initiation philosophique », 49, 122 p.

Nous signalons ici la nouvelle édition de ce livre devenu quasiment un « classique » ; son succès est dû en grande part à la qualité de style de ces pages, au ton direct de l'auteur, et à une pénétration philosophique remarquable à propos d'un des problèmes les plus difficiles qui soient.

FRITHJOF SCHUON : *Sentiers de Gnose*, Paris, La Colombe, 1957, 162 p., « Investigations », 20.

Cet ouvrage a pour auteur un disciple de René Guénon. Les amateurs d'études gnostiques y trouveront une présentation de la Gnose comme lieu de rencontre de la Science et de la Foi.

ROGER VERNEAUX : *Problèmes et mystères du mal*. Paris, P. Téqui, 1956, 203 p.

Cet ouvrage de la collection « Cours et documents de philosophie » a son origine dans une série de leçons données à diverses reprises à l'Institut catholique de Paris. L'auteur (il en avertit dans la préface) n'a visé ni à la profondeur ni à l'originalité. Il a cherché à présenter, de façon claire, une esquisse d'un traité général sur le mal, « selon les vues les plus classiques de la philosophie chrétienne ». Division en trois parties : Aperçus métaphysiques, aperçus théologiques, aperçus moraux.

HENRI ARVON : *La philosophie du travail*. Paris, Presses Universitaires de France, collection « Initiation philosophique », 1961, III p.

Partant, avec Hegel, des mythes de Prométhée et d'Hercule, qui incarnent l'homme moderne aux prises avec des forces qu'il cherche, soit à déchaîner, soit à dompter, l'auteur signale la valeur nouvelle conférée au travail par le christianisme. Il attribue à Adam Smith et à la philosophie classique allemande le mérite d'avoir dégagé une théorie raisonnée du travail, dont la *praxis* fichtéenne, hégélienne et marxiste sera le prolongement naturel. Attribuant ensuite au travail une finalité à la fois personnelle et communautaire, il en révèle les aliénations et achève sa petite étude, fort bien conduite, sur l'examen du travail dans ses rapports avec la civilisation.